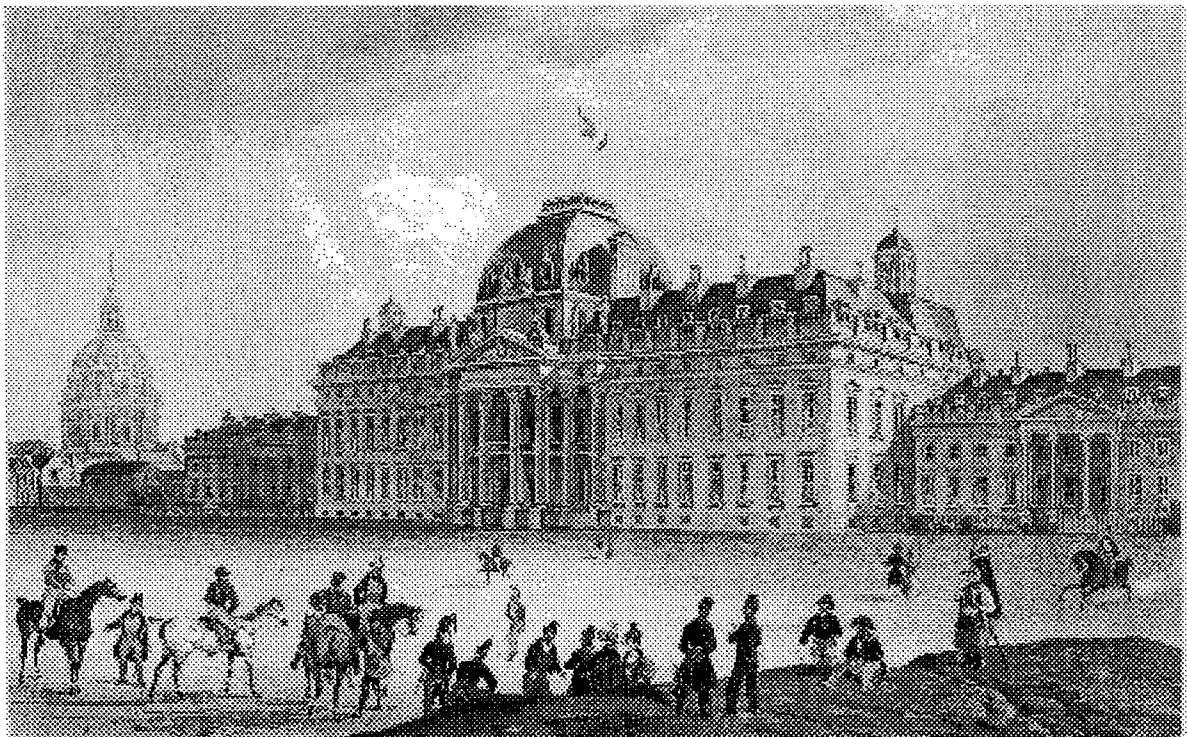


COLLEGE INTERARMÉES **DE** DEFENSE

Etude particulière à option

Directeur d'étude : CV O'Neill



BRESIL
Panorama 1997

Col Hoteit, Lcl Welschen, Cdt Edery, CBa de Madre, Cdt Vindevogel

Promotion 1996-1997

4ème promotion du CID

Division D

LE BRESIL

PANORAMA

1997

Etude particulière à option conduite par:

COL HOTEIT, LCL WELSCHEN, CDT EDERY, CBA de MADRE, CDT VINDEVOGEL

SOMMAIRE

<i>Présentation</i>	5
----------------------------	----------

<i>Cinq siècles d'histoire</i>	8
---------------------------------------	----------

<i>La découverte</i>	8
-----------------------------	----------

Les expéditions portugaises (1487 - 1497)	8
---	---

L'occupation des nouvelles terres (1530 - 1549)	9
---	---

<i>La période coloniale</i>	9
------------------------------------	----------

L'union de l'Espagne et du Portugal (1580 - 1640)	9
---	---

L'expansion territoriale (17ème siècle)	9
---	---

La découverte de l'or (1690 - 1800)	10
-------------------------------------	----

Le café	10
---------	----

<i>L'indépendance</i>	10
------------------------------	-----------

le sentiment national	10
-----------------------	----

Le transfert de la Cour portugaise au Brésil(1808- 1821)	11
---	----

La proclamation de l'indépendance	11
-----------------------------------	----

Pedro Ier (1822 - 1831)	11
-------------------------	----

Pedro II (1831 - 1889)	11
------------------------	----

<i>La république</i>	12
-----------------------------	-----------

La fin de l'empire: l'abolition de l'esclavage (1888)	12
---	----

La « Nouvelle République »	12
----------------------------	----

<i>Le Brésil de l'après-guerre</i>	12
---	-----------

Le Brésil moderne	12
-------------------	----

Le gouvernement militaire	13
---------------------------	----

Le retour à la démocratie(1985 - 1989)	13
--	----

<i>Un pays sérieux ?</i>	13
---------------------------------	-----------

<i>Géographie du Brésil</i>	14
------------------------------------	-----------

<i>Un état-continent</i>	14
---------------------------------	-----------

<i>De la forêt et des fleuves</i>	14
--	-----------

<i>Disparité climatique et clivages régionaux</i>	15
--	-----------

<i>Cinq grandes régions.</i>	16
-------------------------------------	-----------

<i>Une terre de contrastes</i>	17
---------------------------------------	-----------

<i>Population</i>	18
<i>La cohésion nationale par le métissage</i>	18
<i>L'unité par le syncrétisme religieux</i>	19
<i>L'unité culturelle par la musique</i>	20
<i>La communion de la novella, la passion du sport</i>	21
<i>La fusion du carnaval</i>	21
<i>Le profil institutionnel et la vie politique</i>	23
<i>La constitution de 1988</i>	23
La république fédérative	23
Le pouvoir législatif	23
Le pouvoir exécutif	24
Le pouvoir judiciaire	24
<i>Le système électoral</i>	24
Une floraison de partis politiques	24
L'histoire politique récente	25
Le président Fernando Henrique CARDOSO	26
<i>Conclusion</i>	26
<i>Les ambitions géopolitiques du Brésil</i>	27
<i>Une tradition expansionniste</i>	27
<i>La bataille pour le leadership sud-américain</i>	27
<i>La stabilité et la prospérité par la coopération régionale</i>	28
<i>L'intégration nord-américaine</i>	28
<i>Le relais africain comme défense de la lusophonie</i>	29
<i>La revendication sur l'Antarctique</i>	29
<i>L'enjeu Pacifique</i>	29
<i>Les liens européens</i>	29
<i>L'ambition onusienne</i>	30
<i>Conclusion</i>	30
<i>Economie</i>	31
<i>Le poids des héritages</i>	31
La répartition des terres: injustice et frein au développement	31
Des habitudes agricoles contre-productives	32

Une dette extérieure gigantesque: le prix de la mégalomanie ?	32
L'inflation galopante	33
Des voies de communication insuffisantes	33
Interventionnisme et protectionnisme d'état	33
<i>Une économie stabilisée</i>	34
La maîtrise de l'énergie	34
Des réussites industrielles indéniables	34
Une monnaie stabilisée	35
Des réformes économiques structurelles	35
Les promesses du Mercosul	36
<i>Les enjeux économiques de demain sont des enjeux sociaux</i>	36
L'ajustement monétaire	36
Gérer l'ouverture économique	37
Recréer le tissu social, maintenir la cohésion nationale	37
<i>Un président en mesure de relever les défis</i>	38
<u><i>Les forces armées et les industries de défense</i></u>	<u>40</u>
<i>Des forces armées brésiliennes pour l'intérieur</i>	40
Par le budget de la défense	40
Des forces armées brésiliennes pour l'intérieur par la nature des forces	41
<i>Une industrie de défense brésilienne à la recherche d'un second souffle</i> ⁴³	
<i>Conclusion</i>	43
<u><i>Conclusion générale</i></u>	<u>44</u>

Présentation

Les Français croyaient avoir inventé le chauvinisme. Ils ont trouvé leurs maîtres. Ont-ils jamais osé revendiquer quelque chose de semblable à cette formule: *Deus è brasileiro* - Dieu est brésilien ?

Pour une nation tout entière, pourtant, aucun doute n'est permis, Dieu est forcément brésilien. Sinon, comment aurait-Il pu créer avec autant d'amour et de dévouement un pays où la nature est plus luxuriante, plus féconde et plus belle que partout ailleurs? Les superlatifs ne manquent pas dans l'argumentaire national: la plus longue plage de sable, le plus long fleuve, la jungle la plus épaisse, les chutes d'eau les plus puissantes, les plus grandes métropoles, les plus grandes régions marécageuses, les plus vastes plaines. Des animaux et des plantes en tous genres, une multitude d'espèces inégalable: des baleines au Sud, des piranhas au Nord, des panthères dans la jungle, des chevaux, des moutons, des boeufs dans les immenses plaines du Mato Grosso. Quant à la création féminine, ajoute-t-on dans un clin d'œil, Dieu fut sans conteste perfectionniste en ce pays.

On entend même dire là-bas que le septième jour, loin de se reposer, le Créateur employa toute son inspiration pour façonner la plus belle ville de la terre: une ville où l'on habite sur une plage paradisiaque, une ville entourée de baies romantiques et de chaînes de montagnes exotiques: Rio de Janeiro, *a citade maravilhasa* - la ville merveilleuse

Que Dieu laisse en silence maltraiter son œuvre et qu'Il se taise malgré l'indifférence des hommes ou les déchirures sociales, semble même une preuve supplémentaire de sa nationalité: pour patienter ainsi, sans inquiétude, avec une foi inébranlable dans l'avenir, c'est qu'Il est vraiment brésilien !

Au-delà des fanfaronnades, on perçoit la lucidité brésilienne quant aux défauts nationaux et les délirants paradoxes qui caractérisent un pays à la personnalité forte et contrastée jusqu'à l'absurde. Pour ne citer qu'un de ces paradoxes, le Brésil présente la particularité peut-être unique de n'avoir jamais connu la violence collective malgré celle, bien réelle, des hommes qui le composent. En vain cherchera-t-on un massacre systématique des autochtones lors de la découverte territoriale par les Portugais, ou un épisode sanglant lors de la décolonisation. Pas la moindre révolution, dans un pays où la misère côtoie l'opulence d'une façon qui partout ailleurs serait insupportable. Pas de guerre généralisée non plus. Jamais l'Armée ne fut mise en œuvre dans un conflit frontalier déclaré !

Le Brésil, pourtant né dans les tourments de l'esclavage des Africains et le refoulement territorial des Indiens, a pris le parti de tourner le dos à la colère et à la culture du malheur. Dyonyosos semble ici avoir pris le dessus. Il a tout mêlé, tout métissé: Dieu le père et son Fils avec les dieux agiles et maraudeurs de l'Amazonie - mi-hommes, mi-panthères noires ou aigles - avec

Iemanjá, la déesse africaine de la mer et Exu, le dieu-diable. Ici, on les vénère tous. Ils énoncent la loi, la morale. Enfin une certaine morale, large, qui se traduit par une extraordinaire aspiration au plaisir, à la joie collective, à la fusion des corps. A Rio, les dieux sont faits de chair. Ils se courroucent quand les hommes et les femmes s'ennuient, quand ils ne dansent pas ensemble, quand ils ne s'étourdissent pas de chansons, de rires et d'amour. Ici, quand on aime, on aime plus passionnément. Quand on est heureux, on l'est plus intensément. Mais quand fugacement, le désespoir envahit les hommes, il est d'une profondeur sans limite. Au Brésil, les sentiments s'exacerbent, on vit plus fort, le cœur bat plus vite et son rythme accompagne les guitares qui savent si bien transformer le *spleen*, ou *saudade*, en une samba mélancolique et sensuelle.

Rien ne résiste à l'attraction de l'océan, des vagues, aux rires contagieux de la plage. La vie, pour un Brésilien, est une partie de bienveillance qu'il faut jouer sans forcer le talent, sans se hâter. Le temps du plaisir, de la joie, de la danse est précieux. Il ne se divise pas, ne doit pas être gâché. Ce qui compte par dessus tout est de profiter du moment présent. Aussi n'attendez pas de lui qu'il tienne un emploi du temps bien précis, qu'il respecte un engagement dans les délais prévus ou qu'il soit ponctuel à un rendez-vous ! Mais quand il est là, il l'est pleinement et savoure chaque instant.

En 1842, l'écrivain-voyageur Radiguet confessait son admiration devant la douceur de Rio: « Tout bruit semble banni de cet asile de paix. Le flot expire mollement sur la grève, une brise chargée de senteurs énervantes passe dans le feuillage qui frissonne à peine ; des barques aux voiles triangulaires glissent silencieusement dans l'eau bleue de la baie, une voiture roule dans le sable épais du chemin, et cette animation muette revêt d'un charme mélancolique ce paysage délicieux ». Radiguet avait compris qu'il fallait être tributaire de son bon plaisir à Rio où Appollon et Aphrodite, tous les jours, sur la plage d'Ipanema, flirtent avec les mortels.

C'est que la beauté des corps fait aussi l'objet d'un culte. Forme physique que les hommes entretiennent quotidiennement sur les agrès disposés entre les poteaux de *futebol* et ceux de volley-ball tout au long du ruban de sable qui fait graviter Rio. Beauté des filles somptueuses, drôles, bronzées, qui font mine, comme dans la chanson, de dédaigner les hommages qu'on leur rend et qui s'éloignent en dansant - elles ne savent pas marcher autrement.

Le Brésil, c'est enfin cette population que tout devrait opposer et qui ne doit sa cohésion qu'au rituel expiatoire du Carnaval et à la dévotion qui l'entoure. Le bonheur du pauvre, comme celui du riche, c'est cette grande illusion. On y travaille toute l'année et tout prend fin le mercredi matin. Ce cérémonial énorme, qui déplace dix écoles de samba de deux milles figurants chacune, constitue l'aboutissement, pour la population des quartiers modestes surtout, d'une année de travail, de répétitions quotidiennes, d'économies et de nuits blanches pour réaliser des costumes insensés d'un luxe et d'une invention sans égal. La samba, c'est une vague, *uma bossa*, qui submerge le public et les danseurs d'un plaisir partagé pendant quatorze ou vingt heures. D'une jouissance... Le mot n'est pas trop fort.

Après une approche historique et une description physique du pays, nous en aborderons successivement les aspects culturels, les institutions politiques, le bilan économique, les ambitions internationales et l'outil de défense.

A travers ces études, on pourra juger de la pertinence actuelle de propos tels que ceux de Blaise Cendrars, tenus en 1955 dans *Trop, c'est trop*: « Tout le Brésil est cloisonné, compartimenté par les chaînes de montagnes et les cours d'eau sinueux des innombrables rivières et des fleuves géants qui divisent l'intérieur du pays en une multiplicité d'îles et d'îlots, sans rien dire des barrières morales derrière lesquelles chacun se cantonne et vit pour soi, qui dans sa hutte et qui dans son ranch, son défrichement, sa ferme, sa plantation, son village, sa petite ville, sa province, sa capitale rivale de l'état voisin, le nord du Sud, São Paulo de Rio de Janeiro et vice versa. » Ou encore ceux, alarmistes, d'Albert Camus dans *Journaux de voyages* (1949): « Le Brésil, avec sa mince armature moderne plaquée sur cet immense continent grouillant de forces naturelles et primitives, me fait penser à un building, rongé de plus en plus avant par une armée d'invisible termites. Un jour, le building s'écroulera et tout un petit peuple grouillant, noir, rouge et jaune, se répandra sur la surface du continent... ». Ou enfin, ceux du Général de Gaulle: « Le Brésil n'est pas un pays sérieux ». Plus cynique encore: « Le Brésil est un pays d'avenir...et le restera ! »

Cinq siècles d'histoire

Le Brésil présente la particularité de posséder un « acte de naissance » ou « certificat de baptême »: c'est ainsi que les historiens qualifient la longue lettre de Pero Vaz de Caminha, greffier de la flotte de Pedro Alvares Cabral, pour annoncer au roi du Portugal la découverte de la nouvelle terre.

Datée du 1er mai 1500, et envoyée aussitôt à Lisbonne, elle raconte en 27 pages tous les événements des neuf jours que les navigateurs vécurent à Porto Seguro, où ils avaient jeté l'ancre. Dans cette lettre au style soigné, Caminha raconte les premières impressions des Portugais devant la terre qu'ils venaient d'aborder. Il laisse percer en termes lyriques son émerveillement: « Elle est si gracieuse, que si on veut en tirer profit, tout y poussera, si nombreux sont les cours d'eau qu'elle possède ». Il s'extasie devant les Indiens: « Ces gens nous paraissent d'une telle innocence, que si nous comprenions leur langue et eux la nôtre, on en ferait bien vite des chrétiens ». Ainsi naquit la légende d'une « terre promise », fertile et accueillante...

La découverte

Les expéditions portugaises (1487 - 1497)

Aux 15ème et 16ème siècles, après des années de lutte contre l'occupation mauresque, le Portugal se voit pris en tenaille entre l'Atlantique et la Castille hostile. La mer et la conquête marchande représentent alors la seule échappatoire possible pour ce petit royaume ibérique d'un million d'habitants à peine. Tandis que les Espagnols concentraient leurs recherches vers l'ouest, pour rejoindre l'Orient en utilisant la rotondité de la Terre, les Portugais optèrent pour le « cycle méridional » en descendant la côte africaine. S'ils atteignirent ainsi le cap de Bonne-Espérance en 1487, et explorèrent sous la conduite de Vasco de Gama l'océan Indien et l'Extrême-Orient avec le succès que l'on sait, ils n'en négligèrent pas pour autant les destinations occidentales. Christophe Colomb les devança de peu dans cette entreprise.

Après la découverte du Nouveau-Monde, le traité de Tordesillas (1494) trancha la question de la répartition des nouvelles terres entre l'Espagne et le Portugal. Il fut décidé que les territoires se trouvant à l'est d'un méridien passant à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap appartiendraient au Portugal, et que celles se trouvant à l'ouest appartiendraient à l'Espagne. Cette ligne imaginaire, correspondant au 50° méridien, traversait la partie la plus orientale du continent sud-américain. Elle constituera la première frontière du Brésil, après sa découverte par Pedro Alvares Cabral six ans plus tard.

L'occupation des nouvelles terres (1530 - 1549)

L'occupation organisée ne commença qu'en 1530, quand le Portugal envoya les premiers colons, avec des animaux domestiques, des plantes et des graines, s'établir sur de petites enclaves dans le nord-est de la « Terre de la Vraie Croix » au détriment de peuplades indiennes clairsemées. São Vicente, sur la côte de l'état moderne de São Paulo, fut fondée en 1532, et la ville de Salvador, où siégera bientôt le gouverneur général, en 1549.

Pour administrer les nouvelles acquisitions, la Couronne portugaise créa un certain nombre de fiefs, ou capitaineries héréditaires. Quatorze de ces capitaineries - quelques-unes plus grandes que le Portugal lui-même - ont été établies à la moitié du 16e siècle. Les bénéficiaires, appelés donataires (*donatarios*), étaient responsables de leur défense et du développement de leurs terres. Cette division en capitaineries a conditionné le modèle fédéral du Brésil moderne.

La période coloniale

Le littoral humide et fertile de ce qui est aujourd'hui l'état de Pernambuco était très propice à la culture de la canne à sucre et idéalement accessible aux 25 bateaux à voile voyageant régulièrement du Portugal vers l'Afrique occidentale et l'Orient. Une fois la canne à sucre et sa technique de culture importée de Madère, le commerce triangulaire pouvait s'instaurer.

L'union de l'Espagne et du Portugal (1580 - 1640)

A la mort du roi Sébastien du Portugal, en 1578, Philippe II d'Espagne réclama et obtint la succession du trône vacant de Lisbonne.

De 1580 à 1640, les deux royaumes péninsulaires furent ainsi réunis sous la couronne espagnole. Par l'union des deux pays, l'Amérique du Sud devint alors, dans sa totalité et pendant soixante ans, un monde hispanique. Paradoxalement, cette union du Portugal avec l'Espagne conféra des avantages inespérés à la colonie transatlantique. En l'absence de frontières, les colons commencèrent à pénétrer plus profondément à l'intérieur des terres. Ces expéditions à la recherche d'esclaves indiens, connues sous le nom de *Bandeiras*, ont traversé la forêt, gravi les escarpements difficiles et marché d'un bout à l'autre du plateau à l'intérieur des terres. Leurs membres, les *Bandeirantes*, ont ramené ces Indiens capturés dans les missions jésuites éparpillées à l'intérieur du pays, favorisant des contacts jusqu'ici peu fréquents et le métissage. Ils ont surtout repoussé dans les faits les frontières du Brésil.

L'expansion territoriale (17ème siècle)

En 1640, quand les Portugais sous João IV eurent recouvré leur indépendance, ils refusèrent d'abandonner les terres qu'ils avaient occupées et colonisées à l'ouest de la ligne de Tordesillas. En revendiquant ce qui a été depuis reconnu en droit international comme l'*uti possidetis* - ou possession par l'usage -, les Portugais réussirent à se faire reconnaître comme

propriétaires légitimes. Toujours par la négociation et sans affrontement majeur, la seconde moitié du 17e siècle vit également les forces hollandaises abandonner le nord-est du Brésil qu'ils occupaient depuis vingt-quatre ans. L'espace colonial s'en accrût d'autant

La découverte de l'or (1690 - 1800)

La plus importante conséquence de cette expansion a été la découverte de l'or qui motiva un afflux portugais supplémentaire. Les besoins des centres miniers devinrent tels qu'ils conduisirent à la création d'un marché d'alimentation de proximité. Telle est la raison des premiers défrichements destinés à l'élevage massif dans l'état de Minas Gerais.

Au total, près de 1000 tonnes d'or et 3 millions de carats de diamant auront été extraits de la région au seul 18ème siècle. L'Angleterre en fut la principale bénéficiaire, grâce au traité de Merthuen de 1703 qui lui permettait d'échanger des produits textiles en grande quantité contre de l'or portugais. La Grande Bretagne doit à cette manne le financement de sa révolution industrielle !

Le café

Le « boom » dans l'extraction minière fut rapidement suivi par celui du café, source de revenus plus importants encore. De même que l'exploitation des ressources aurifères avait conduit au déplacement du centre de gravité du pays de Pernambuco et Bahia vers le Minas Gerais, l'extension de la culture du café entraîna la colonisation de terres vierges encore inexploitées plus au sud, là où le climat se prêtait mieux à cette culture. Les promesses du café et le besoin de main-d'œuvre attirèrent alors un flux sans précédent de migrants d'origine européenne.

Le transfert de la capitale devint inévitable, elle passa de Salvador à Rio de Janeiro, plus proche des centres de population croissante de la colonie.

L'indépendance

le sentiment national

En monopolisant tout le commerce avec le Brésil, le Portugal retenait une partie substantielle des profits, ce qui ne pouvait qu'irriter une population dont le métissage réduisait le sentiment de filiation avec la mère-patrie et que gagnait la contagion libertaire du Siècle des Lumières. Un jeune officier de cavalerie, Joachim José da Silva Xavier, dit Tiradentes paya de sa vie la première conspiration indépendantiste qu'ait connu le Brésil.

Le transfert de la Cour portugaise au Brésil(1808- 1821)

En 1808, quand les armées de Napoléon eurent entrepris l'invasion du Portugal, le monarque João VI décida de transférer sa cour à Rio de Janeiro, où il devait rester jusqu'en 1821. L'établissement de l'administration royale dans la colonie pendant ces quatorze années accéléra paradoxalement la marche vers l'indépendance.

Le premier stade, en 1815, en fut la décision, réfléchie ou non, d'élever le Brésil au rang de royaume à part entière, uni certes au Portugal. Le choix que fit João VI par la suite de rester sept années supplémentaires à Rio, malgré la chute de Napoléon, et surtout la décision de laisser son fils héritier sur place après son retour au Portugal, donnèrent à ce dernier le sentiment fort de l'identité brésilienne.

La proclamation de l'indépendance

Le prince Pedro, dont les attaches européennes étaient bien minces, ne tarda pas à proclamer pacifiquement l'indépendance du Brésil en tant qu'empire. Tandis que les vice-royautés espagnoles en Amérique devaient lutter avec acharnement pour obtenir leur indépendance sous la forme de 18 républiques différentes, le Brésil, dans son intégralité, l'emporta par la négociation avec l'Angleterre comme intermédiaire. Le nouvel empereur Pedro 1er restait même l'héritier de la couronne portugaise !

Pedro 1er (1822 - 1831)

Le premier dirigeant du Brésil indépendant avait une personnalité frappante et romanesque. Il a fortement contribué à l'accélération de l'évolution sociale et politique du 19ème siècle, en accordant au Brésil en 1824, puis au Portugal en 1826, des chartes constitutionnelles très en avance sur leur temps.

A la mort de João VI, Dom Pedro hérita du royaume portugais. Il en abdiqua cependant très vite, au bénéfice de sa sœur l'infante Maria da Gloria qui devint la reine Maria II. En 1831, il abdiqua même du trône du Brésil au bénéfice de son fils Pedro II, encore mineur, pour se lancer dans l'aventure chevaleresque et évincer son frère Miguel qui venait d'usurper le trône de la jeune reine Maria.

Pedro II (1831 - 1889)

A la différence de son père, Pedro II fut un monarque austère, modéré et érudit. Durant son règne d'un demi-siècle, le Brésil a atteint la maturité politique et culturelle tout en assurant son unité. Les institutions politiques et sociales se sont développées et ont atteint la stabilité. Une administration compétente a été créée, l'esclavage a été progressivement réduit. L'immigration européenne a été activement encouragée et les programmes sociaux, conduits à une échelle nationale, ont permis une transition pacifique vers la république.

La république

La fin de l'empire: l'abolition de l'esclavage (1888)

L'abolition de l'esclavage est habituellement considérée comme la cause de la chute de la monarchie. Elle est le fait de la régente provisoire, la princesse Isabel, fille de l'empereur alors en Europe. Le 13 mai 1888, cédant aux pressions des abolitionnistes, elle signa la « Loi d'or » (*Lei Aurea*) qui abolissait l'esclavage au Brésil. Cette décision entraîna une réaction immédiate des propriétaires terriens.

Après quelques mois de grave crise parlementaire, l'empereur fut détrôné, le 15 novembre 1889, par un mouvement militaire qui l'exila en France avec sa famille et proclama l'établissement de la république. Celle-ci adoptait le système fédératif qui prévaut aujourd'hui encore. Les provinces furent transformées en états, dont le fonctionnement institutionnel reflétait celui du gouvernement central à deux chambres et une Cour suprême.

Plusieurs des grandes figures du pays accordèrent leur soutien et leur collaboration au nouveau régime, parmi lesquelles un des plus éminents hommes d'état du Brésil, le baron de Rio Branco. Sa sagesse et ses talents de diplomate ont permis au Brésil de régler, sans conflit, par des traités ou des arbitrages, presque tous les différents frontaliers encore en suspens.

La « Nouvelle République »

Mais ces institutions, avec le temps, se laissèrent largement gagner par la corruption. En 1930, le gouvernement affaibli et inefficace fut renversé par un mouvement militaire emmené par le populiste Getúlio Vargas. Dans la crise qui bouleversait l'ensemble des économies mondiales, Vargas représentait, ici comme ailleurs, le leader charismatique du renouveau national. Ne cachant pas ses sympathies pour les dictateurs de l'Amérique latine ou même d'Europe, et notamment pour Mussolini, le nouveau président se révéla pourtant étonnamment démocrate en instaurant une nouvelle Constitution plus libérale et en accordant dès 1934 le droit de vote aux femmes. Il lança également l'industrialisation du Brésil, développa le système éducatif et instaura la première couverture sociale des plus démunis.

Quand la seconde Guerre Mondiale éclate, Vargas met de côté ses préférences personnelles au profit du choix populaire en faveur des Alliés. En Août 1942, il déclare la guerre aux puissances de l'Axe et expédie 25000 hommes se battre en Italie, au sein de la 5ème armée des Etats-Unis.

Le Brésil de l'après-guerre

Le Brésil moderne

Porté au pouvoir par les militaires, Vargas, personnage aussi pittoresque que put l'être Pedro 1er, en fut chassé par la force des armes - pour y revenir par les urnes en 1951, avant de

mettre fin à une vie rocambolesque en se tirant une balle dans le cœur à la suite d'un désaveu populaire. Juscelino Kubitschek, autre homme de stature exceptionnelle, reprit alors le flambeau et redonna la foi au pays en l'engageant sur la voie d'un formidable essor économique.

Mais l'inflation galopante et les penchants marxistes du président Goulart qui lui succéda incitent les militaires, encore eux, à prendre le pouvoir en 1964 et à le garder.

Le gouvernement militaire

La période de 1964 à 1985 est généralement qualifiée des « deux décennies perdues du Brésil ». Contrairement aux vingt années précédentes qui virent la modernisation à marche forcée du Brésil, sous l'impulsion de dirigeants énergiques et visionnaires, les généraux au pouvoir, de Castello Branco à João Baptista Figueiredo, ne surent éviter la stagnation économique et le creusement des écarts sociaux. L'exil fut le lot de nombre d'artistes - qui firent d'ailleurs le renom de la musique et de la littérature brésilienne à l'étranger - comme des opposants politiques. Parmi eux, l'actuel président Cardoso, alors chassé du Brésil, enseigna l'économie à la Sorbonne.

Le retour à la démocratie(1985 - 1989)

Au cri de *Diretas já*, « des élections directes maintenant », les innombrables manifestations populaires obligèrent les militaires à se retirer du pouvoir. Choisi par un collège électoral, Tancredo de Almeida Neves, leader d'opposition, décédait d'un cancer avant son investiture. C'est donc José Sarney qui dirigea les travaux aboutissant, le 15 octobre 1988 à l'instauration d'une nouvelle constitution, encore en vigueur aujourd'hui.

Un pays sérieux ?

Dans ce bilan historique, de l'aventure portugaise à la constitution d'un état moderne, on peut observer que le Brésil a toujours répugné aux conflits militaires. Il est l'exemple rare d'une nation ayant résolu ses différends avec les autres en privilégiant l'ouverture et la négociation.

S'il convient d'admirer cette preuve de maturité politique et par là peut-être de s'opposer au jugement du Général de Gaulle, on ne peut toutefois lui contester qu'une démocratie à la merci de ses armées n'est sans doute pas réellement « sérieuse ». Mais quel pays se risquerait à donner l'exemple en matière de passé démocratique ?

Géographie du Brésil

Un état-continent

Cinquième nation dans le monde par sa population (160 millions d'habitants, soit le tiers de l'ensemble Amérique latine-Caraïbes), comme par sa superficie (8 511 965 km², près de seize fois la taille de la France), le Brésil est un état à l'échelle d'un continent. Dépassé seulement par la Russie, le Canada, la Chine et les Etats-Unis, il occupe à lui seul la moitié de l'Amérique du Sud, l'autre moitié étant partagée en onze pays qui, à l'exception du Chili et de l'Equateur, ont tous des frontières communes avec lui.

On peut inscrire une croix dans la carte du Brésil, dont chacun des bras mesure environ 4300 kilomètres. Avec de telles dimensions, le pays se voit traversé à la fois par l'Equateur, qui coupe le nord de l'Amazonie, et le Tropique du Capricorne à la hauteur de Sao Paulo. Descendant bien plus au sud encore, jusqu'au 35ème parallèle sud, son espace, transposé dans l'hémisphère nord, irait de la latitude de Kinshasa à celle de Marrakech.

De la forêt et des fleuves

L'immensité du Brésil est encore accrue par la relative monotonie de ses paysages qui tranche avec le relief souvent vigoureux de l'Amérique espagnole: plus de 90% de son territoire est en effet situé à moins de 800 mètres. La structure géologique du pays oppose un vaste bouclier de roches primaires fortement érodées, situé en son centre, à un pourtour de bassins sédimentaires dont le plus vaste, avec ses 4.000.000 km², est celui de l'Amazonie.

Tout faiblement élevé qu'il soit, le plateau central n'est pourtant pas exempt de plissements puisque le *Pico da Neblina*, près de la frontière vénézuélienne, culmine à 3014 m et qu'un escarpement à l'est descend abruptement de 2500 m d'altitude vers l'étroite plaine côtière atlantique.

Au coeur de ce bouclier brésilien s'écoulent des grands axes fluviaux, navigables pour la plupart. Lorsqu'ils quittent le bouclier, ils engendrent des chutes grandioses comme celles d'Iguacu. Au nord, les fleuves Tapajos, Xingu, Araguaia et Tocantins, après leur parcours dans des savanes arborées, ou *cerrados*, pénètrent dans la forêt tropicale et se jettent dans l'Amazonie dont les autres affluents ont pour la plupart leurs sources dans les Andes orientales. L'Amazonie, ainsi alimentée, est le plus important fleuve au monde par son débit et le second par la largeur, après le Nil.

Au nord-est, le Rio São Francisco traverse le polygone de la sécheresse et sa *caatinga*, la brousse épineuse et rabougrie du *sertão*, où paissent des troupeaux étiques, avant de rejoindre la

mer entre Recife et Salvador. A l'est, de petites rivières rapides creusent la *Serra do Mantiqueira*, chaîne côtière à la végétation luxuriante, où culmine le bouclier brésilien et qui longe l'océan Atlantique en égrenant des sites splendides comme celui de Rio ou celui de Santos. Au sud, les rios Paraguay, Paraná et Uruguay rattachent le Brésil à l'intérieur du continent et aux pampas de la Mésopotamie argentine après s'être pour certains égarés dans l'un des plus vastes et sauvages marécages du monde, le *pantanal*.

Disparité climatique et clivages régionaux

La faible diversité géomorphologique du Brésil est compensée par la variété de son climat. Le Brésil ignore certes les extrêmes: pas de véritable désert comme au Pérou ou au Chili, pas non plus de région livrée aux seuls glaciers comme en Patagonie ou dans les hautes Andes. Partout, raisonnablement, de l'eau, de la chaleur et des sols plus ou moins cultivables, même s'ils sont moins fertiles qu'en Argentine, car pauvres en phosphore.

Le climat oppose pourtant nettement les zones tempérées aux zones tropicales et équatoriales. Il arrive ainsi que des icebergs ou des baleines remontent la côte jusqu'au large de Porto Alegre, ce qui est peu connu, et même que la neige tombe sur les hauteurs méridionales du Rio Grande do Sul. Les états du sud connaissent quatre vraies saisons et on y cultive les pommes où les fraises, quand on trouvera plus au nord la banane ou la canne à sucre avant d'atteindre la forêt équatoriale.

Le niveau des précipitations est toutefois la cause principale des écarts régionaux extrêmes que l'on peut observer au Brésil. Peu importantes, voire chiches dans la zone médiane du Centre-Ouest et surtout du Nord-Est aride, celles-ci sont abondantes ailleurs. Il en résulte une profonde disparité rurale qui a longtemps scindé la société brésilienne en deux populations. L'une, plus riche, profitait des terres fertiles régulièrement arrosées et naturellement irriguées, l'autre moins favorisée, subsistant difficilement sur des parcelles ingrates. Si le tissu social national est aujourd'hui devenu bien plus complexe, comme nous le verrons dans les chapitres ultérieurs, on pouvait attribuer encore récemment au seul climat certains indicateurs sociaux. En 1980, par exemple, l'espérance de vie d'un habitant d'un état à faible hygrométrie comme le Paraíba n'était que de 44,4 ans, quand celle d'un natif du Rio Grande do Sul, plus favorisé par les précipitations, était de 70,6 ans ! Soit un écart de plus de 26 ans que l'on ne retrouvait dans aucun autre pays du globe.

A cette opposition pluviométrique "verticale" entre nord et sud, se surimpose l'opposition démographique "horizontale" entre un Brésil atlantique, à la population relativement dense (70 habitants au kilomètre carré) et le Brésil de l'intérieur, presque vide d'hommes. Sur les plateaux du Mato Grosso ou du Goiás (Centre-Ouest), malgré la construction ex nihilo de Brasília au cours des années 1950 et un front pionnier lié à la culture du soja, la densité n'est encore que de 4 hab/km². Dans les immensités amazoniennes, l'occupation humaine est même quasiment nulle (0,34 hab/km² dans la région du *Roraima* à la frontière vénézuélienne), et concentrée de surcroît autour des axes fluviaux et du réseau de routes transamazoniennes édifiées depuis quelques décennies.

Cinq grandes régions.

Les services fédéraux ont adopté une division du Brésil en 5 grandes régions qui prennent en compte les conditions naturelles et les différenciations résultant des activités humaines. Pour des besoins statistiques, cette division coïncide d'une manière un peu artificielle avec les limites administratives des 25 états qui forment la Fédération.

Région Nord: On y trouve la grande forêt équatoriale, sillonnée par des centaines de cours d'eau, tous tributaires de l'Amazonie. Son étendue représente 42 % de la surface du Brésil et comprend les Etats d'*Acre, Amazonas, Para et Rondônia*, ainsi que les territoires de *Amapa et Roraima*. Le relief en est bas, mais vallonné. A l'extrême nord se dressent des chaînes de montagnes si hautes qu'on y trouve le point culminant du pays, déjà évoqué: le pic de la *Neblina* (du Brouillard), à 3 014 mètres. La forêt amazonienne contient la plus grande concentration d'organismes biologiques au monde. Le nombre d'espèces animales et végétales encore inconnues qu'elle recèle est probablement colossal et généralement estimé à une valeur comprise entre huit et cinquante millions ! C'est le poumon de la planète, qui produit la moitié de l'oxygène végétal mondial.

Région Nord-Est: Berceau historique de la civilisation brésilienne, elle reçoit la ville de Salvador de Bahia, qui fût la capitale du Brésil colonial. Dotée d'une bande côtière et de vallées extrêmement fertiles, royaumes des cocotiers, des palmiers, de la canne à sucre, du tabac ou du cacao, elle est cependant majoritairement composée d'un arrière-pays semi-aride, le *sertão*, périodiquement victime de terribles sécheresses. La région comprend neuf états: *A laranhao, Piaul, Ceara, Rio Grande do Norte, Paralba, Pernambuco, Alagoas, Sergipe* et *Bahia*, ainsi qu'un archipel situé à 350 kilomètres au large des côtes, le Territoire de *Fernando de Noronha*.

Région Sud-Est: Elle concentre 40 % de la population du pays, et constitue le triangle industriel formé par Sao Paulo, Rio de Janeiro et Belo Horizonte. Le relief est constitué de montagnes riches en gisements minéraux, et de plateaux très fertiles qui furent les terres d'élection du café. Quatre états forment la région Sud-Est: *Espirito Santo, Minas Gerais, Rio de Janeiro* et *Sao Paulo*.

Région Sud: Les trois états méridionaux du Brésil: *Parana, Santa Catarina* et *Rio Grande do Sul*, présentent une végétation différente de celle des autres régions car les saisons sont bien délimitées et l'hiver, qui correspond à notre été, parfois rigoureux. L'agriculture y est très prospère, le paysage marqué par des pinèdes. L'extrême sud, avec ses collines vallonnées s'étalant à perte de vue, est le royaume de l'élevage et des *gauchos* aussi farouches que leurs homologues argentins.

Région Centre-Ouest: Elle correspond au plateau central du Brésil, et se caractérise par les vastes *cerrados*, champs sans limites parsemés d'arbres trapus. Des fermes de bétail occupent de grandes étendues, les plantations de riz se répandent. La population est encore peu dense, et ce fut en partie pour favoriser le développement de ces étendues qu'on y transféra la capitale du pays. La région est formée par les états de *Goiias, Tocantins, Mato Grosso, Mato Grosso do Sul*, et le *District Fédéral* où se trouve Brasilia. Le gouvernement fédéral a délimité de vastes zones comme

réerves pour les tribus d'Indiens autochtones qui y vivaient à l'origine. C'est également dans cette région que se trouve ce gigantesque marécage, paradis naturel d'animaux sauvages qu'est le *pantanal*.

Une terre de contrastes

Même s'il faut parcourir parfois 1000 kilomètres pour observer un changement notable dans la végétation ou le relief, là où 100 y suffirait en Europe, et malgré la quasi-absence de ces micro-climats qui font la diversité locale du vieux continent, le Brésil offre, à vaste échelle, des contrastes saisissants au voyageur qui ne craindrait pas de se mesurer à ses espaces grands comme des nations. Température, faune, flore, ressources naturelles, tout contribue à opposer des régions principales fortement typées, cloisonnées de plus par des forêts impénétrables ou des fleuves larges et puissants. Tout le paradoxe brésilien est d'assurer, malgré tout, une indéniable cohésion nationale qu'aucune disparité climatique ni géographique ne vient perturber.

Population

De profondes ruptures menacent de scinder la société brésilienne. Nous verrons dans le chapitre relatif à l'économie qu'elles recouvrent tout d'abord des disparités temporelles extrêmes, quand le modernisme le plus avant-gardiste côtoie le primitif - le XXème siècle à Brasilia, l'âge du bronze dans la forêt - ou quand tout une population, hors de son époque, vit encore comme le faisaient nos arrière-grands-parents. Elles sont surtout liées aux disparités criantes de revenu, qui voient dans ce pays pourtant riche, tant de malheureux affligés par la misère et l'analphabétisme. Toutefois, en dépit des prévisions d'Albert Camus, la société brésilienne présente de puissants facteurs d'unité. D'ordre culturel, ils font la spécificité, mais aussi le charme d'une civilisation très éloignée des critères occidentaux.

Quels sont ces éléments qui lient si indissolublement le vieux chercheur d'or toujours sur la brèche et l'homme d'affaires quatre fois ruiné sur le point de monter l'opération du siècle, le médium des cérémonies de *macumba*, le paysan du *Nordeste*, le riche *fazendeiro* à la tête de centaines de milliers d'hectares ou encore la *carioca* dévorée par le démon de la danse ?

La cohésion nationale par le métissage

Les noms de Henri le Navigateur, de l'Ecole de Sagres, de Vasco de Gama et du Cap de Bonne Espérance font partie du bagage culturel de tout Brésilien. C'est dire à quel point le Brésil se sent héritier du Portugal et profondément lié au monde latin.

Les Portugais ont donné au Brésil leur culture, leur langue et leur religion. N'ayant trouvé dans les nouvelles terres que des tribus primitives qui ne connaissaient même pas l'écriture, ils bâtirent de toutes pièces un monde semblable à leur terre natale. Il n'y eut pas de choc de cultures, comme au Mexique ou au Pérou. On ne trouve pas au Brésil de vestiges précolombiens: la civilisation brésilienne est héritière directe du Portugal, comme la québécoise de la France ou l'australienne de la Grande-Bretagne. De même qu'un Portugais, par son tempérament, est à l'opposé d'un Espagnol, le Brésilien est ainsi totalement différent de tous les autres sud-américains.

Si le sang portugais est l'origine principale de cette population, l'histoire allait toutefois lui donner un caractère propre. L'aptitude particulière des Portugais à l'intégration a ainsi conduit à un profond mélange des races, encouragé depuis le début par les premiers colons pour qui l'entente avec les Indiens était une condition de survie. Les massacres ethniques furent donc bien moindres qu'ailleurs à pareille époque et l'accent fut d'avantage porté sur l'évangélisation et l'assimilation. Il ne subsiste certes aujourd'hui que 200.000 indiens de race pure sur les 3.000.000 que comportait sans doute la population initiale, mais le métissage, par le mariage ou non, en est en généralement considéré comme la raison principale. De nos jours, les familles brésiennes de vieille souche se targuent de leurs aïeux « tupinambà » ou « tamoio ».

A ce métissage initial est venu s'ajouter celui des trois millions d'esclaves noirs importés d'Afrique par la force. Là encore, les préjugés raciaux portugais, bien plus faibles que les standards du temps, ont favorisé les mélanges. Il en résulta une multitude de types et de couleurs de peau, depuis le *cafuso*, métis de noir et d'indien, à la peau très foncée et aux cheveux lisses jusqu'à la « fille d'Ipanema », fine et bronzée, chantée par les poètes. Tout Brésilien, même le plus clair aux cheveux blonds, porte en lui la marque des croyances, des modes d'alimentation, de la musique et de la langue de ces Africains qui ont profondément influencé la civilisation brésilienne.

Ce tableau ethnique est encore loin d'être complet. En 1819, arrivèrent au Brésil les premiers immigrants venus d'un pays autre que le Portugal. C'étaient des Suisses, qui choisirent évidemment la montagne pour s'installer et fondèrent une ville du nom de Nouvelle Fribourg, *Nova Friburgo*. Depuis lors, et pendant un siècle et demi, plus de 5 millions d'Européens cherchèrent au Brésil la terre promise, non sans de nombreuses difficultés initiales. Peu à peu ils enfoncèrent leurs racines, s'intégrèrent au pays et en firent la richesse. Parmi eux, des Italiens arrivèrent en si grandes vagues qu'en 1902, le gouvernement de leur pays dut interdire l'émigration vers le Brésil afin d'éviter une trop grande ponction démographique. Leur nombre, en moins d'un siècle, dépassa en effet le million et demi. Ils choisirent le sud, au climat tempéré, comme le firent des centaines de milliers d'Allemands, de Polonais, de Russes et d'Espagnols. Leur apport, décisif pour le développement de l'agriculture, fut en grande partie à l'origine du boom spectaculaire du café, comme nous l'avons évoqué précédemment. On leur doit collectivement le teint pâle des Brésiliens du sud, le style architectural des villes ou des traditions comme la fête de la bière.

Moins nombreux, mais très marquants par leur personnalité, les Arméniens, Syriens et Libanais devinrent vite des figures omniprésentes de la vie quotidienne, jouant un rôle actif dans le monde du commerce et des affaires. Quant au Japonais, arrivés depuis 1908 au Brésil, ils restèrent longtemps à l'écart, s'adonnant surtout aux cultures maraîchères et fruitières. Au fil des générations, la terre d'adoption est pourtant devenue pour eux une vraie patrie, et aujourd'hui les jeunes gens aux yeux bridés ou « nissei », qui ignorent totalement la langue de leurs aïeux, sont des Brésiliens à part entière.

On évalue la proportion de brésiliens « plutôt blancs » à 53 % de la population totale, les mulâtres à 22 %, les métis à 12 %, les « presque Noirs » à 11% et les Amérindiens à 0,1%. Mais ces chiffres ne signifient pas grand chose dans une population aussi mélangée, où les apports ethniques sont autant interpénétrés et où la querelle « intégration contre assimilation » de nos civilisations occidentales s'est résolue, et continue de l'être, par la fusion des sangs.

L'unité par le syncrétisme religieux

Le Brésilien se dit avant tout *muito catholico*, « profondément catholique ». Il est vrai que la dévotion catholique est ici impressionnante, tant dans la pratique religieuse que par le nombre des églises amoureusement entretenues: 365 rien qu'à Salvador, chacune plus somptueuse que sa voisine. Cette foi chrétienne se caractérise par un très important culte des saints. Tout est occasion de fêter le saint du jour et l'on voyait Ayrton Senna lui dédier sa victoire en course automobile

Se sentir catholique n'empêche par ailleurs aucunement des dizaines de millions de Brésiliens de se prévaloir aussi de l'appartenance aux Eglises parallèles que sont les innombrables sectes d'inspiration catholique ou réformée, comme les Témoins de Jéhovah, L'Eglise protestante de la Pentecôte, ou celle des Saints du Dernier Jour.

Les judaïsme ou le bouddhisme, bien représentés également, n'échappent pas à ces floraison des expressions de foi qui fait d'un Brésilien, sans contradiction apparente, un individu profondément pluri-religieux, choisissant au gré des circonstances, l'élément de croyance ou de culte qui lui convient. Mais l'élément essentiel qui unit le pays au-delà des considérations spirituelles, est l'impact viscéral des rites africains du *Candomble*. C'est ici que l'on peut parler d'un véritable syncrétisme, qui va bien au-delà d'une simple juxtaposition des religions.

Importé de Guinée et d'ailleurs, le *Candomble* puise ses traditions dans le *vaudou* africain. Au cours de cérémonies (*macumbas*) au rituel imposant, les *orixá*, divinités principales, prennent possession du corps des médium. S'exprimant dans un dialecte d'Afrique, ceux-ci exigent alors des fidèles des offrandes et des sacrifices d'animaux en échange de l'aide des esprits.

Les maîtres portugais laissèrent pratiquer aux esclaves noirs leur culte païen, à la condition toutefois que les dieux invoqués soient assimilés aux saints catholiques et aux personnages de l'Evangile. Inévitablement transmis aux jeunes Blancs par leurs nourrices africaines, le respect des esprits et des forces de la nature, imbriqué aux traditions catholiques, ne pouvait dès lors qu'envahir progressivement le capital culturel et l'imaginaire brésilien. *Oxala*, dieu de la lumière, s'est vu ainsi assimilé à Jésus-Christ, *Iemanjá*, déesse de la mer, à la Vierge Marie, *Xango*, pour le tonnerre, à Saint Jérôme, *Oxossi*, dieu de la guerre à Saint Georges, *Oxum* devint la Vierge Noire, *Yofa*, Saint Benedict. Tous les éléments étaient réunis pour qu'émerge un puissant ciment religieux, commun à tous les Brésiliens, aussi diverses que puissent être leurs origines.

L'unité culturelle par la musique

Il suffit de se promener dans les grandes villes pour se rendre compte de l'incroyable parti que tirent les Brésiliens de tout ce qu'ils ont sous la main, y compris casseroles, couteaux ou assiettes, pour créer un rythme. Le gagnant d'un programme de télévision sur l'histoire de la samba chantait des morceaux en s'accompagnant d'une boîte d'allumettes - dont il en retirait auparavant un nombre très soigneusement étudié « pour bien accorder l'instrument », disait-il. Les esclaves africains ont donné à toute une population le goût de la transe musicale engendrée par la sonorité envoûtante des tam-tams et autres *batucadas*.

Selon un phénomène proche de celui qui produisit le jazz aux Etats-Unis, ces rythmes déferlèrent sur le pays et influencèrent toute la vie musicale. La samba ou plutôt *le samba*, car le mot est masculin, naquit ainsi en 1917 avec un « tube » de carnaval: « Pelo telefone ». Des compositeurs comme Noel Rosa, des interprètes comme Carmen Miranda lui donnèrent alors ses lettres de noblesse. Le poète Vinicius de Moraes lança en 1958, avec Antonio Carlos Jobim, la « bossa-nova », qui allait faire le tour du monde et donner un galon de plus à la musique populaire brésilienne. A tel point que pour beaucoup celle-ci se résume à ces deux genres que les artistes

exilés par le régime militaire, comme Caetano Veloso, Chico Buarque, Jorge Ben, Gilberto Gil, Maria Betania, ou Ellis Regina allaient définitivement immortaliser.

Mais chaque région a conservé ses traditions musicales propres et l'usage de ses instruments particuliers, comme le *Nordeste* avec l'accordéon. Le panorama musical du Brésil, qui comprend aussi la *lambada* ou le *boi-bumba*, est d'une grande diversité parce que la musique n'y est pas un objet de consommation. On la « fait » pour le plaisir, on la ressent intensément, elle n'est pas affaire de spécialistes, elle fait partie de la vie.

La communion de la novella, la passion du sport

A 19H30, chaque soir, débute la grande communion quotidienne. Sur *Tele Globo* le puissant consortium audiovisuel, comme sur d'autres chaînes concurrentes, les feuilletons télévisés vont passionner tout un pays au point que nombre de Brésiliens qui s'identifient totalement à leurs héros vont en reproduire dès le lendemain les comportements, même les meurtriers quand l'intrigue le prévoit. L'impact des *novellas* est tel qu'on leur attribue les habitudes de consommation des ménages. Le modèle familial habituellement représenté, à deux enfants par couple, aurait même à lui seul changé les habitudes natalistes de la population et enrayé la démographie, naguère galopante!

La course automobile, qui éleva Ayrton Senna au rang de star charismatique, le volley-ball, inévitable sur les plages qui sont toujours aménagées à cet effet, et surtout le *futebol*, appartiennent pour leur part aux fondements de la nation, rien de moins. En face du ballon rond avec lequel tous les brésiliens sans exception ont jonglé, il n'y a plus ni pauvre ni riche, pas de couleur de peau. Le *Maracana* de Rio, avec ses 180.000 places, demeure le plus grand stade au monde et le pays tout entier se redresse quand on prononce les mots magiques: *tetra campeão* - quatre titres de champion du monde de football pour le Brésil !

La fusion du carnaval

Le Carnaval enfin offre à tout un peuple, qui ne traverse l'année qu'avec cette date en ligne de mire, l'occasion d'une véritable fusion des corps. Rien d'orgiaque comme on l'imagine parfois, juste l'expression collective d'un paroxysme de joie. Le Carnaval serait-il un nouvel « opium du peuple », parvenant à faire accepter leur sort aux plus miséreux ? On l'entend dire aussi. Mais il en faudrait sans doute d'avantage que ces quatre jours d'allégresse...

Le Carnaval se rattache plutôt à ces rites africains déjà évoqués, qui allient la transe rythmique de nature religieuse à une libération du corps par la danse et l'exhibition. Le résultat en est une fête joyeuse et unique au monde qui se cristallise dans la parade des écoles de samba et se prolonge dans les rues.

Dans un défilé minutieusement réglé, les écoles de samba mettent en scène un épisode du folklore brésilien, que tous les figurants chantent en chœur et illustrent par leurs costumes, les décors et les chars. Chaque école, composée de deux à quatre mille membres, a ses propres

couleurs et sa *batteria*, formée de plusieurs dizaines d'instruments à percussion scandant le rythme dans un fracas étourdissant.

Cette exhibition d'allégresse constitue aussi en même temps un concours âprement disputé: un jury juge tous les éléments du défilé, et désigne la meilleure école de l'année. Mais la consécration suprême est celle du public. Quelquefois une école arrive à entraîner toute l'assistance à chanter en bloc avec elle, dans un enthousiasme d'unisson. C'est une des gloires de la « Salgueiro » de l'avoir réussi, il y a quelques années, en défilant la dernière, à huit heures du matin, avec une samba fit danser le Brésil mais aussi le monde:

*Oh, le, le,
Oh, la', la',
Pega no ganze,
Pega no ganza'...*

Il ressort de ce tableau que la culture brésilienne ne se résume pas à la simple addition de contributions spécifiques de Blancs européens, de Noirs africains et d'Indiens aborigènes. Le croisement de ces ethnies s'est opéré dès leur tout premier contact, et cela si intimement qu'il est bien difficile aujourd'hui de tracer les lignes de partage entre leurs influences respectives. De ce creuset est née une identité nationale qui semble plus solide que l'on pourrait l'imaginer.

Le profil institutionnel et la vie politique

La constitution de 1988

Quand la monarchie a été abolie, la première Constitution du Brésil sous la République (1891) a établi un système présidentiel à trois pouvoirs indépendants: le législatif, l'exécutif et le judiciaire. Cette structure a été conservée dans les six Constitutions suivantes du Brésil, y compris dans l'actuelle, promulguée formellement le 5 octobre 1988. Cette dernière comporte de nombreuses dispositions nouvelles allant de la protection de l'environnement au renforcement des pouvoirs du législatif vis-à-vis de l'exécutif. En 1993, à l'occasion d'un référendum, les Brésiliens ont eu à se prononcer sur le modèle gouvernemental qu'ils souhaitaient. Ils optèrent pour le régime présidentiel.

La république fédérative

Le Brésil est une république fédérative composée de 25 états et d'un District fédéral où est située la capitale du pays. Chaque état a son propre gouvernement, avec une structure qui reflète le niveau fédéral, jouissant de tous les pouvoirs (définis par sa propre Constitution) qui ne sont pas spécifiquement réservés au gouvernement fédéral ou attribués aux municipalités. Le pouvoir fédéral, l'Union, garde l'exclusivité en matière de défense, relations extérieures, communications, police, immigration, monnaie et crédit. Le chef de l'exécutif de chaque Etat est le gouverneur, élu par vote populaire direct depuis la Constitution fédérale de 1988. Le législatif à une seule chambre de chaque Etat s'appelle « Assemblée de l'Etat ». Le judiciaire de chaque Etat suit le modèle fédéral et sa juridiction est définie de manière à éviter tout conflit ou interférence avec les cours fédérales. Le principe de la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire s'applique au niveau central comme à celui des États. Le Brésil, malgré sa dimension, compte moins de cinq mille communes qui sont gérées par un maire et des conseillers municipaux élus pour quatre ans.

Le pouvoir législatif

Le législatif national est le Congrès national (*Congresso Nacional*), composé de deux chambres, la Chambre des députés (*Câmara dos Deputados*) et Sénat fédéral (*Senado Federal*).

Le nombre des représentants de chaque Etat et du District fédéral à la Chambre des députés (513 députés) est proportionnel à leur population. Les députés sont élus pour des mandats de quatre ans par des scrutins directs sous le système du suffrage universel. La majorité regroupe de nombreux partis allant du centre gauche à la droite, dont les principaux sont : le parti du Mouvement Démocratique Brésilien (PMDB : 103 membres) ; le Parti du Front Libéral (PFL : 94

membres) ; le Parti de la Sociale-Démocratie Brésilienne (PSDB : 72 membres) ; le Parti Progressiste Réformateur (PPR : 47 membres) ; le Parti Progressiste (PP : 35 membres). L'opposition, très minoritaire, est pour l'essentiel le fait du Parti des Travailleurs (PT : 49 membres); du Parti Démocratique Travailleuse (PDT : 26 membres) ; du Parti Socialiste Brésilien (PSB : 13 membres) et du Parti Communiste du Brésil (PCB : 10 membres).

Le Sénat (81 membres) est composé de trois sénateurs de chaque Etat et du District fédéral, élus pour un mandat de huit ans. Les élections sénatoriales sont concomitantes à celles de la Chambre des députés, tenues tous les quatre ans. Mais l'effectif des sénateurs est renouvelé en deux fois, respectivement un tiers et deux tiers.

Le pouvoir exécutif

Au niveau de l'Union, le pouvoir *exécutif* est assuré par un Président de la République élu pour quatre ans au suffrage universel direct. Il ne peut pas être élu pour deux mandats consécutifs. Il est assisté par un vice-président élu en même temps qui le remplace en cas d'absence ou de vacance et par des ministres d'État qu'il nomme et révoque. Il exerce la direction supérieure de l'administration fédérale et le commandement supérieur des forces armées. Avec l'autorisation du Congrès, il déclare la guerre et conclut la paix.

Le pouvoir judiciaire

Le pouvoir judiciaire est assuré par la Cour suprême (*Supremo Tribunal Federal*), la Cour d'appel fédérale (*Superior Tribunal de Justiça*), les tribunaux régionaux, et par des tribunaux spécifiques : électoral, du travail, militaire, etc. Les magistrats de la Cour suprême et les juges de tous les tribunaux, aussi bien au niveau fédéral que dans chaque Etat, sont nommés à vie. La Cour suprême est le sommet du système judiciaire. Elle a son siège dans la capitale nationale, Brasilia, mais sa juridiction couvre tout le pays.

Le système électoral

Le vote est universel et obligatoire pour tous les citoyens lettrés de 18 à 70 ans. Le vote est optionnel pour les citoyens de 16 à 17 ans, pour les citoyens âgés de plus de 70 ans et pour les illettrés de tous âges. Les candidats doivent appartenir à un parti politique. L'enregistrement d'un parti politique est effectué par le Tribunal supérieur électoral lorsqu'il remplit un nombre minimal de conditions fixées par la législation.

Une floraison de partis politiques

Les partis politiques sont fluctuants et régionalistes, et les parlementaires, versatiles, n'hésitent pas à se réclamer d'une formation ou d'un autre. Après une période de multipartisme (1945-1964), la coalition qui porta les militaires au pouvoir imposa un bipartisme (1964-1979) qui

reflétait les tendances conservatrices et dictatoriales constitutives du putsch d'avril 1964: d'un côté l'Alliance rénovatrice nationale (Arena), structure d'appui au régime militaire; de l'autre le Mouvement démocratique brésilien (MDB), l'opposition consentie, qui se transforma en Parti du mouvement démocratique brésilien (PMDB). Si ce PMDB progressa régulièrement, jusqu'à obtenir le départ des militaires, le phénomène le plus important et le plus original qui émerge de ces 20 ans de dictature, est la naissance et l'essor du parti des travailleurs (PT). Son leader, Luis Inacio da Silva dit « Lula », ouvrier tourneur nordestin immigré à Sao Paulo, acquit rapidement une popularité considérable. On le surnomme alors le « Lech Walesa brésilien ». Il est le grand perdant des dernières élections présidentielles.

La création, depuis 1985, de nombreux nouveaux partis conduisit à une fragmentation parlementaire accentuée : cinq partis étaient représentés au Congrès de 1982, douze à celui de 1986 et dix-huit à celui de 1990. D'où des jeux d'alliances complexes et l'énorme difficulté rencontré par les présidents de la République successifs pour obtenir une majorité parlementaire.

L'actuel président appartient au PSDB (Parti social démocrate brésilien). Au niveau local, le PSDB contrôle six États, dont les trois plus importants de la fédération (Sao Paulo, Minas Gerais, Rio de Janeiro) qui, à eux seuls, représentent près de 60 % de la richesse nationale.

L'histoire politique récente

Le retour à la démocratie en 1985, ne sera qu'une suite d'espoirs déçus. Le général Figueiredo, qui termine son mandat en janvier 1985, sera le dernier des dirigeants militaires. Avec le mandat civil du président Tancredo Neves, élu le 15 novembre 1984, de nouveaux temps s'annoncent. Hélas, ce dernier décède juste avant son investiture.

C'est le vice-président José Sarney qui lui succède. José Sarney est membre du PDS, parti qui avait soutenu la dictature. En 1986, la nouvelle équipe économique lance un plan de stabilisation: changement de monnaie, gel des prix, salaires renégociés tous les six mois. Le Plan Cruzado, du nom de la nouvelle monnaie qui remplace le cruzeiro, doit venir à bout de l'hyperinflation. L'adhésion de la population est immédiate, sans précédent; c'est un grand moment dans l'histoire du Brésil moderne. Malheureusement, le plan échoue. D'autres lui succèdent, mais n'en ont pas l'ampleur. En 1988, une nouvelle Constitution est promulguée. Toutefois, la crise économique continue.

En mars 1990, les élections au suffrage universel portent Fernando Collor de Mello à la présidence. Il représente l'image d'un Brésil jeune et moderne. Au lendemain de son investiture, alors que l'inflation dépasse 2 000 % par an, Collor lance à son tour un plan de redressement économique : économies budgétaires, gel de la masse monétaire dans les banques, blocage des comptes bancaires des particuliers. La thérapie de choc provoque un mouvement de panique dans la population. Non seulement le gouvernement ne parvient pas à juguler l'inflation, mais il plonge le pays dans une terrible régression dont sont victimes les pauvres, mais aussi les classes moyennes qui voient leur statut s'éroder davantage. En revanche, les milieux d'affaires ont sagement détourné les mesures de blocage des avoirs. C'est alors qu'une série de scandales politico-financiers éclatent. Sous la pression de l'opinion publique, le Parlement oblige Collor à démissionner et son vice-président Itamar Franco accède au pouvoir.

L'Amérique du Sud connaissait, dans cette destitution réalisée selon une procédure proche de l'*impeachment* des Etats-Unis, le premier exemple de démocratie en action.

Le président Fernando Henrique CARDOSO

En juillet 1994, est institué le Plan Real, du nom de la nouvelle monnaie qui est mise en place à parité avec le dollar. L'instigateur de ce nouveau plan est Fernando Henrique Cardoso qui, quelques mois plus tard, sort vainqueur du scrutin présidentiel. Avec cette élection, le 3 octobre 1994, s'achève une longue période d'incertitude pour le Brésil.

M. Fernando Henrique Cardoso s'appuie pour l'emporter sur une alliance regroupant plusieurs formations de droite. Il vient pourtant d'un petit parti de centre gauche (le PSDB, parti social démocrate brésilien) longtemps allié du PT, qui revendique un important programme de réformes sociales. Devant ce paradoxe et interrogé sur ses priorités, le président répond : « Réforme de la Constitution, réforme de la sécurité sociale et du système fiscal, création d'une source de financement stable pour le développement de la politique sociale et une flexibilité des monopoles d'Etat dans les télécommunications, le pétrole et l'énergie. Il s'est engagé dans ce vaste programme de réformes à un rythme tranquille, mais jusqu'ici efficace, comme nous le verrons dans le chapitre relatif à l'économie.

Conclusion

Bien que la Constitution de 1988 soit considérée comme moderne et libérale et qu'elle entérine des avancées dans le domaine des droits sociaux et dans celui des libertés politiques, l'ampleur de la crise économique gêne la normalisation politique. Le processus démocratique semble définitivement engagé. Toutefois, le Brésil doit encore passer d'une démocratie « politique » à une démocratie « réelle », ce qui présente un défi immense dans un pays marqué par les inégalités sociales. L'histoire politique récente est marquée par des aspects contradictoires : une oscillation entre ruptures et traditions, des changements brutaux opérés de sorte que « rien ne change ». Périodiquement, le leitmotiv régénérateur d'un «Brésil Nouveau », d'une «nouvelle République» est relancé, tandis que des formes politiques archaïques perdurent.

Les ambitions géopolitiques du Brésil

Dixième puissance mondiale, grand exportateur de produits agricoles et manufacturés, « monstre » démographique au regard de ses voisins d'Amérique du sud, le Brésil s'impose comme une puissance régionale majeure. L'Argentine, avec seulement 35 millions d'êtres, mais aussi les dix autres états frontaliers, sont en droit de redouter la puissance d'un encombrant voisin à la très nette volonté de puissance.

Une tradition expansionniste

Par opposition aux longues guerres menées par la métropole espagnole envers ses possessions sud-américaines, l'indépendance du Brésil s'est déroulée calmement. Cet aspect paisible de la décolonisation contraste avec l'expansionnisme territorial manifesté par ce pays. De 1850 à 1910, par la guerre ou par la négociation diplomatique, le Brésil s'est agrandi de façon considérable au détriment de ses voisins. Tous, à l'exception du Chili trop éloigné pour être inquiété, ont plié sous la pression et l'infiltration démographique. Tous ont accepté de corriger leurs tracés frontaliers en faveur du Brésil.

Aujourd'hui, la stabilité territoriale du Brésil peut être considérée comme acquise. Ses ambitions géopolitiques se traduisent désormais en termes de présence et d'influence.

Le Brésil vise plus haut, se pose en chef de file du continent, tout en satellisant ses voisins les plus faibles. Fidèle aux doctrines géopolitiques professées par le général Golbery do Couto e Silva, longtemps l'éminence grise du régime militaire, il recherche dans cette expansion des intérêts essentiellement économiques: marchés et matières premières. De vastes opérations sont prévues, qui lieront les économies de la Bolivie et du Paraguay à celle du Brésil. Le plateau formé par les trois Guyanes - la française, l'ex-hollandaise devenue le Surinam et l'ex-britannique devenue le Guyana - recueille également toute la vigilance de Brasilia.

La bataille pour le leadership sud-américain

L'Argentine et le Brésil sont séparés par de vieilles rivalités. Dès le milieu du XIXe siècle, l'enjeu du contrôle de l'embouchure du Rio de la Plata et des bassins fluviaux situés en amont divisait les deux nations. Le résultat d'une série de renversements d'alliances, coups d'état et accrochages incessants qui durèrent près de trente ans, fut la création en 1828 d'un état-tampon, l'Uruguay.

Mais le face-à-face durable du Brésil et de l'Argentine n'a pas été seulement motivé par des rivalités territoriales mais surtout par la ferme intention d'être le premier pays du continent et son guide naturel et incontesté. La Première Guerre mondiale a constitué le tournant de cette rivalité pour l'hégémonie continentale. Le Brésil s'est imposé sur la scène internationale en étant le seul pays d'Amérique du Sud à entrer en guerre contre l'Allemagne en 1917. S'il n'a pas participé aux opérations militaires, il fut présent aux négociations de Versailles, où pour la première fois, il a joué le rôle de représentant de l'ensemble des pays d'Amérique du Sud. Cette suprématie régionale ne lui est plus contestée depuis les années 50, qui virent s'inverser le rapport de force entre les économies du Brésil et de l'Argentine au bénéfice de la puissance brésilienne, appuyée par les Etats-Unis.

La stabilité et la prospérité par la coopération régionale

Depuis une quinzaine d'années, les pays d'Amérique latine ont entamé une mutation très profonde. Le retour quasi généralisé à la démocratie a stimulé la volonté de coopération des pays latino-américains entre eux. La création la plus importante a été celle du MERCOSUR (Marché commun du Sud). Né sur le papier le 26 mars 1991 à Asunción au Paraguay, à l'initiative de quatre pays (Argentine, Brésil, Paraguay et Uruguay), et visant à intégrer les économies nationales par la constitution d'une vaste zone de libre-échange, le MERCOSUR a officiellement vu le jour le 1er janvier 1995. Il est devenu aujourd'hui un véritable pôle d'attraction pour la région. La Bolivie et le Chili ont signé des contrats d'association en juin 1996. Le Venezuela et la Colombie s'interrogent sur l'opportunité d'en faire autant.

Le MERCOSUR repose avant tout sur le dynamisme brésilien et sur le récent essor de l'économie argentine. De la réussite de ce marché commun dépend l'effacement des antagonismes séculaires entre les deux pays. Initiateurs du projet, ils en restent les moteurs, comme le l'est le couple franco-allemand en Europe. Mais la dissymétrie entre les économies respectives reste forte.

L'intégration nord-américaine

Pour poursuivre le catalogue des ambitions géopolitiques brésiliennes, il faut ajouter bien entendu les liens politico-militaires très solides existant entre les Etats-Unis et le Brésil. Malgré l'irritant interventionnisme américain qui marque l'histoire brésilienne, la coopération économique avec les Etats-Unis est perçue par le pays comme une nécessité. Aussi le Brésil a-t-il longtemps représenté le principal allié de Washington dans l'hémisphère sud.

Le 27 juin 1990, le président George Bush, dans son « *Initiative pour les Amériques* », a proposé la création d'une zone de libre échange allant de l'Alaska à la Terre de Feu. En décembre 1994, au sommet de Miami, son successeur Bill Clinton a confirmé cette orientation. Actuellement, il semble que s'esquissent deux grands sous-ensembles régionaux, l'un regroupant toute l'Amérique du Nord autour de l'ALENA et l'autre toute l'Amérique du Sud autour du MERCOSUR.

Le relais africain comme défense de la lusophonie

A la fin des années soixante se manifeste un intérêt croissant pour l'Afrique. Il faut y voir en raison de l'adoption de la « doctrine de sécurité nationale » du général Golbery do Couto e Silva. Le métissage de sa population est aujourd'hui une chance pour le Brésil dans son redéploiement vers l'Afrique.

L'appartenance du Brésil au monde portugais, à la différence de tous ses voisins hispaniques, a engendré dans ce pays un durable sentiment d'isolement et de vulnérabilité. Ainsi s'explique le très ancien rapprochement brésilien avec l'Afrique lusophone. Le Brésil d'aujourd'hui se verrait bien prendre la place de l'ancienne métropole portugaise comme « leader » économique, culturel, voire politique, de l'ensemble du monde issu de la colonisation portugaise. Cela est perceptible en Angola, au Mozambique et dans d'autres anciennes colonies portugaises. Mais l'influence brésilienne en Afrique déborde déjà de cet espace linguistique.

La revendication sur l'Antarctique

L'intérêt essentiel de l'Atlantique Sud, pour les pays de l'Amérique du Sud, est de permettre la liaison avec l'Atlantique Nord et les états de l'Amérique du Nord ou de l'Europe occidentale. Mais il est aussi d'offrir une communication avec l'océan Pacifique et les pays asiatiques. Le Brésil s'est ainsi toujours présenté comme une puissance de l'Atlantique Sud. Il s'agissait, de plus, de contrer les visions expansionnistes de l'Argentine dans cette zone, bien mises en lumière au cours de la guerre des Malouines.

Cette préoccupation géostratégique vis-à-vis de l'Atlantique Sud débouche naturellement sur une autre zone d'attraction pour le Brésil: l'Antarctique. Objet depuis les années cinquante d'une controverse entre les pays du Cône Sud, les richesses méridionales ne paraissent cependant plus susceptibles de provoquer un conflit latino-américain.

L'enjeu Pacifique

Pour s'ouvrir à la zone Pacifique, le Brésil déploie également d'importants efforts pour établir, via la Bolivie, le Pérou et l'Equateur, des têtes de pont sur le littoral oriental de l'Amérique du sud. Les relations du Japon et de la Chine avec les pays andins ne sont pas nouvelles. Le Brésil entend bien s'appuyer sur cet acquis pour réorienter son économie et le MERCOSUR dans son ensemble vers une coopération accrue avec la Chine et l'ASEAN.

Les liens européens

Afin de contrebalancer l'hégémonie économique et politique nord-américaine, les pays latino-américains ont cherché depuis longtemps à développer des relations politiques et

économiques avec l'Europe. Longtemps limités, les échanges commerciaux transatlantiques se multipliés depuis dix ans.

En décembre 1995, a été signé à Madrid un accord de coopération entre les deux blocs économiques du MERCOSUR et de l'Union européenne. Pour la première fois dans l'histoire économique mondiale, deux entités de regroupement régionales ont décidé de passer des accords globaux en matière tarifaire, cela est d'autant important plus que l'Union européenne est devenue le premier partenaire économique du MERCOSUR.

L'ambition onusienne

Le Brésil montre de façon de plus en plus claire le rôle qu'il veut jouer sur la scène internationale. Le discours du ministre des Affaires étrangères, *M. Palmeira Lampreira*, à l'occasion du 50e Assemblée générale des Nations unies ne laisse persister aucun doute à ce sujet:

« L'émergence de nouvelles puissances économiques et d'un grand nombre de pays en développement avec une projection mondiale a sensiblement altéré la dynamique de la politique mondiale. Ces acteurs sont maintenant sur le devant de la scène internationale et doivent être présents dans le noyau des membres permanents, afin que la composition du Conseil devienne plus équilibrée et reflète mieux la diversité des opinions au niveau international. La réforme ne porte pas sur le prestige individuel d'un pays quelconque, mais sur celui du Conseil de sécurité. Pour sa part, le Brésil est prêt à assumer ses responsabilités dans cette entreprise. »

Conclusion

Carrefour ethnique mondial, pays du métissage, le Brésil porte en lui toutes les potentialités humaines et entend bien utiliser cet atout pour établir un réseau tentaculaire d'influence en Europe, en Afrique, aux Etats-Unis, mais aussi en Asie.

Dans ses relations internationales, le Brésil fait preuve d'un activisme sans relâche et atteste d'une belle continuité historique dans ses ambitions mondiales. Cohérence et ouverture sont ainsi la marque de la politique étrangère de cette grande puissance sud-américaine qui aspire à devenir une grande puissance tout court.

Il lui reste cependant à surmonter ses contradictions internes. Elles sont d'ordre économique et social.

Economie

Pays de la musique, du soleil et du carnaval, le Brésil tire-t-il ses revenus principaux du tourisme ? Le constat vient bousculer nos idées reçues, puisque le tourisme et les services représentent à peine 10% du produit intérieur brut national. Loin des images d'Epinal, le Brésil est avant tout un grand pays industriel auquel le secteur secondaire apporte aujourd'hui les deux-tiers de sa richesse.

L'histoire économique du Brésil débute bien entendu par l'exploitation intensive de ses ressources naturelles par les colons portugais. La recherche du profit imposait alors de se consacrer de façon exclusive à la matière première la plus profitable du moment. Le bois rouge *pau brasil* ou « bois de feu », qui donna son nom au pays, en fit d'ailleurs les frais et son espèce a aujourd'hui quasiment disparu. La canne à sucre au 16^e et 17^e siècle, l'or et l'argent au 18^e siècle, puis le café, constituèrent ensuite tour à tour les mono-productions coloniales. Il fallut attendre l'indépendance pour que le Brésil diversifie son agriculture et emprunte le train de la révolution industrielle européenne.

De son héritage colonial, le Brésil a conservé bien des habitudes agraires extensives. Dans le même temps, l'incroyable explosion industrielle qui lui fit rattraper « cinquante ans en cinq ans » dans les années 1960 s'est le plus souvent effectuée sans souci de considérations écologiques ni surtout financières, le pays ayant emprunté sans compter dans une course effrénée au modernisme. Le bilan de ce développement économique chaotique en a pris un caractère particulièrement contrasté. A de spectaculaires réussites plaçant le Brésil en tête des pays de l'Amérique latine et, au plan mondial, juste derrière l'Espagne, sont à opposer le poids sidérant de la dette extérieure, l'insuffisance des réseaux de distribution et la répartition inégale des richesses plaçant 35 millions de Brésiliens, soit le cinquième de la population, en dessous du seuil de pauvreté. Les enjeux économiques de demain sont des enjeux sociaux.

Le poids des héritages

La répartition des terres: injustice et frein au développement

L'indépendance du Brésil est le fait, rappelons-le, de la monarchie portugaise elle-même et non d'une révolution. Aussi la possession latifondiaire du gigantesque espace agricole est-elle naturellement restée, après 1822, l'apanage d'une poignée d'anciens colons devenus brésiliens de plein droit. Cette grande inégalité dans la distribution des terres se retrouve aujourd'hui inchangée ou presque. Les aristocrates agraires (*fazendeiros*) se sont succédés même si le défrichage des forêts méridionales par les immigrants européens successifs a quelque peu diversifié les titres de possession. La moitié de la surface agricole utilisée reste ainsi aux mains de 1% seulement des propriétaires fonciers, planteurs ou éleveurs. Les méthodes d'exploitation dans la plupart de ces

domaines géants sont, de plus, peu rentables et privilégient le fermage et le métayage. Un rapport ecclésiastique daté de 1995 y dénonce même 100.000 cas d'esclavage de fait.

Une meilleure répartition des terres assurerait pourtant au pays à la fois une plus grande justice sociale et à coup sûr une puissance agricole phénoménale. Il suffit pour s'en convaincre de juger des résultats obtenus sur les parcelles les mieux distribuées. Que l'on songe en effet que sur un tiers seulement des surfaces arables disponibles, des exploitations mécanisées de 100 à 1000 hectares, considérées au Brésil comme moyennes, lui assurent déjà le premier rang mondial des productions et exportations de café et de sucre, comme sur le marché très disputé du jus d'orange concentré. De même, la production intensive sur ce petit nombre de surfaces placent le pays parmi les cinq plus grands producteurs mondiaux de coton, cacao, soja, viande bovine, ou de tabac. Les potentialités d'une réforme agraire, à laquelle tous les gouvernements se refusent, se révèlent ainsi considérables.

Des habitudes agricoles contre-productives

Le désenclavement routier des régions traditionnelles d'élevage ou de plantation a certes permis de profondes mutations dans les productions et les méthodes. Adaptation au sol et au climat, génie génétique, y compris animalier, toutes les avancées scientifiques sont de plus en plus mises à profit. Il n'en demeure pas moins que l'énorme espace réservé à l'élevage, couvrant six fois la superficie de la France, ne reçoit qu'une tête de bétail pour deux hectares. De même, l'agriculture vivrière reste le plus souvent pratiquée selon des systèmes très élémentaires de rotation de la terre par brûlis et longues jachères. L'irrigation, bien qu'en progrès, ne s'applique encore qu'à un infime pourcentage des terres exploitées, et cela principalement dans le sud brésilien qui ne connaît pas la sécheresse ! Le Brésil ne fait qu'entrer dans le processus de maîtrise de son eau et de son sol.

Une dette extérieure gigantesque: le prix de la mégalomanie ?

Deux personnages exceptionnels déjà cités auront marqué de façon indélébile l'histoire politique du Brésil. Poussé au pouvoir par l'ambition de la nouvelle classe moyenne, Getúlio Vargas, tout d'abord, autocrate et populiste, imposera le modernisme au pays en tant que dictateur pendant les quinze années séparant 1930 et 1945, puis comme président élu, de 1951 à 1954. Il le fera en fermant les frontières aux importations, en créant les grandes compagnies nationales d'aujourd'hui: Eletrobrás, Petrobrás, ou la puissante Compagnie Vale do Rio Doce (CRVD), et surtout en faisant un appel massif aux capitaux étrangers. Promoteur d'un formidable développement économique national, Vargas initiait toutefois ce qui allait devenir une dette extérieure colossale.

Joscelino Kubischek, ensuite, visionnaire ou mégalomane selon les analyses, poursuivit son œuvre dès 1957, en lançant son « Plan de charges », planification économique globale visant au développement industriel et urbain.. Chantre du « miracle économique brésilien », persuadé par ailleurs que la réalisation pharaonique était la seule action d'aménagement du territoire compatible avec l'immensité et la richesse du pays, il se lança dans la ruineuse édification, sur des marais

perdus au centre du Brésil, d'une capitale démesurée. Dès lors, le pays fut placé, de fait, en situation de dépendance semi-coloniale vis-à-vis de son créancier principal, les Etats-Unis.

L'inflation galopante

A l'inflation importée, résultant du service de la dette comme des achats énergétiques et technologiques à l'étranger, devait s'ajouter une forte inflation interne lorsque la classe moyenne et aisée, servie par une exceptionnelle ouverture du crédit, put accéder presque sans limite à la consommation. Jusqu'en 1973, l'inflation restait toutefois contenue à une valeur de 30% annuels.

Les deux chocs pétroliers surprisent alors un Brésil en pleine euphorie. L'effondrement de la balance commerciale imposa des emprunts étatiques supplémentaires. La dette extérieure du Brésil, ainsi cumulée, se monte aujourd'hui à 170 milliards de dollars, ce qui en fait, rapporté à son produit intérieur brut, un des pays les plus endettés au monde. Plus grave encore, la hausse insupportable des taux d'intérêt, créèrent ici comme ailleurs les conditions d'une « crise de la dette » aux conséquences catastrophiques. L'inflation atteignait ainsi les 2000% annuels en 1989 et même le chiffre record de 7000% pour l'année 1993 !!! De tels indices ne pouvaient que réduire à néant l'esprit d'entreprise individuel et condamner tout le réseau de distribution national. Pourquoi vendre le matin ce qui se vendra plus cher le soir ? A quoi bon acheminer ce que la situation de pénurie permet de commercialiser sur place ? Que produire sans certitude sur les approvisionnements ?

Des voies de communication insuffisantes

La dimension et la topographie du Brésil représentent sans conteste un défi à l'aménagement du territoire. Les gouvernements successifs y ont répondu en privilégiant systématiquement le réseau routier qui a jusqu'ici reçu les plus gros investissements, au détriment de tout autre système de transport. Le résultat obtenu est certes satisfaisant: à l'ancien maillage orienté vers la desserte des espaces urbanisés de l'est, les projets récents ont ajouté un quadrillage assez systématique du Brésil, ainsi que de très décriés mais nécessaires axes de pénétration trans-amazoniens. Toutefois, faute d'alternative, 85 % des mouvements de population et de marchandises sont conduits à emprunter et à saturer des routes et des autoroutes surchargées de camions et de bus.

Le réseau ferroviaire est, en effet, très modeste et techniquement dépassé ; les écartements sont même différents selon les voies. Fait encore plus surprenant, le bateau est étonnamment délaissé dans un pays possédant pourtant 8000 kilomètres de côtes et un réseau fluvial sans égal. Les aménagements insuffisants, comme une flotte marchande réduite, limitent ainsi le volume de pondéreux transportés par rail ou sur l'eau.

Interventionnisme et protectionnisme d'état

L'économie est encore largement soutenue de façon artificielle par des habitudes protectionnistes. Le Brésil a du mal à sortir de la logique de « substitution aux importations » qui

fût l'outil de son formidable développement. La triade longtemps entretenue: fermeture des frontières, limitation des importations aux biens et services jugés d'intérêt national et contrôle public sur les investissements étrangers, freine aujourd'hui tout essor économique supplémentaire. Loin de se désengager du marché comme le voudraient les lois économiques, le gouvernement brésilien a même été récemment contraint d'accroître encore son emprise sur les échanges, en imposant une politique de taux d'intérêt élevés ! L'enjeu en était la défense de la monnaie et l'incitation à l'épargne intérieure. Mais ces taux, supérieurs de 18 points à ceux pratiqués sur les places internationales, constituent en retour un puissant frein aux investissements et à la croissance ! Paradoxe des lois économiques qui voient une régulation efficace sur le moment induire rapidement des effets plus destructeurs que le mal initial.

L'économie brésilienne traîne ainsi un lourd passif, dû à l'imposition, par des dirigeants modernistes, d'un modèle de développement par la consommation inadapté à une société dont la richesse initiale par habitant était trop faible. Pourtant de belles réalisations ont permis le rétablissement que connaît aujourd'hui le Brésil.

Une économie stabilisée

La maîtrise de l'énergie

La période des chocs pétroliers fut remarquablement audacieuse et vit, outre le lancement d'un grand programme d'exploitation des ressources pétrolifères nationales, la recherche efficace d'énergies de substitution. La dette extérieure du pays en fut d'ailleurs largement creusée. Après s'être intéressé au nucléaire et avoir construit trois centrales, le Brésil s'est consacré exclusivement à l'éthanol en tant que carburant automobile et à l'exploitation de son potentiel hydroélectrique.

Si la distribution lui échappe, la prospection, la production, le raffinage et le transport du pétrole brésilien sont dirigés par l'entreprise publique Petrobrás qui assurait, en 1991, la satisfaction de la moitié de la consommation nationale, essentiellement grâce aux gisements offshore au large de l'état de Rio de Janeiro. Les nouvelles prospections amazoniennes permettraient d'espérer au besoin l'autosuffisance dans les prochaines années. L'original et ambitieux Programme National pour l'Alcool, ensuite, a consisté à distiller les excédents de production sucriers pour fabriquer de l'éthanol utilisable pour la propulsion automobile. La stagnation des prix pétroliers en a aujourd'hui réduit l'intérêt financier, aussi le carburant utilisé par les automobiles de fabrication brésilienne ne comporte-t-il plus que 20% d'éthanol mélangé à l'essence, donnant par là une odeur très particulière aux gaz d'échappement. Le considérable potentiel hydroélectrique du Brésil est enfin largement exploité et les barrages se multiplient sur les puissants fleuves amazoniens. La capacité de production actuelle dépasse les 50 GW, ce qui couvre la plus grande partie de la consommation nationale.

Des réussites industrielles indéniables

Outre les beaux résultats déjà évoqués du secteur agro-alimentaire, il faut citer la puissance de l'industrie des produits dérivés du bois. Par ailleurs le Brésil, grâce à son joyau la CRVD, première compagnie minière au monde, produit d'importantes quantités de béryllium, étain, cobalt, chrome, uranium, nickel ou diamants. Il se place surtout dans le peloton de tête des marchés du manganèse, de l'acier ou de l'aluminium, ce qui lui a d'ailleurs permis de développer une importante industrie mécanique lourde. Le Brésil fabrique ainsi sous licence 1.000.000 de véhicules divers par an, soit autant qu'un pays européen, et peut se targuer d'une industrie aéronautique indépendante florissante. Il est au seuil de la maîtrise des techniques spatiales puisqu'il a déjà produit trois satellites de télécommunication et pourrait se doter d'un lanceur orbital et d'une base de lancement équatoriale. Grâce à ces atouts, la balance commerciale est, à une récente exception près, constamment positive depuis 1983 et le produit intérieur brut par habitant, bien que huit fois moindre qu'en France est supérieur à celui de la Thaïlande pourtant qualifié de « tigre » en la matière.

Une monnaie stabilisée

Entre 1985 et 1991, quatre initiatives de redressement financier avaient bien été mises en œuvre pour lutter contre le fléau de l'hyperinflation. Toutefois, il fallut attendre le « plan Real » du futur président Henrique Cardoso pour que soit obtenu un réel succès. Toujours en vigueur, ce plan, dans son volet monétaire, indexe la nouvelle valeur d'échange sur le dollar, en lui donnant d'ailleurs une parité supérieure. Cette monnaie forte, trop forte même, mais qui assurait paradoxalement un pouvoir d'achat à tous, aussi faible fut-il, obtint immédiatement la confiance populaire. Le résultat ne se fit pas attendre et sans gel des prix ni confiscation de dépôts bancaires, l'inflation fut jugulée dans des limites raisonnables. Elle est aujourd'hui tombée à 18% annuels. Les réserves monétaires du pays, qui s'élèvent grâce aux excédents commerciaux à un record historique de 50 milliards de dollars, soit une année d'importation de biens et service, ont jusqu'ici permis de défendre cette monnaie, y compris pendant la tourmente mexicaine de 1994.

Des réformes économiques structurelles

Mais le « plan Real » ne se limite pas à la seule lutte contre l'inflation. Il s'accompagne d'une révision en profondeur de la Constitution éliminant les restrictions imposées aux capitaux étrangers et promouvant une réforme structurelle visant à réduire les dépenses publiques. Ces réformes engagées sont irréversibles, car elles conditionnent le soutien du Fonds monétaire international dans le rééchelonnement de la dette.

Jusqu'alors, le marché intérieur était fermé à la libre concurrence internationale, hypothéquant l'engagement du Brésil dans l'Organisation Mondiale du Commerce. Par ailleurs, 80 à 90% du budget public était consacré au traitement des fonctionnaires, ce qui ne pouvait être toléré plus longtemps. Enfin l'endettement des états fédérés vis-à-vis du gouvernement central nécessitait clairement une réévaluation du partage des recettes fiscales entre ces entités administratives. Le gouvernement Cardoso s'est attaqué à ces trois priorités en entreprenant les réformes constitutionnelles nécessaires. Toutes ces mesures s'accompagnent d'une déréglementation de l'économie. L'indexation des prix a été abandonnée tandis que les privatisations en cours dans les télécommunications, les transports ou l'industrie (dont la vente des

fameuses CVRD ou Electrobrás), diminueront le poids de l'état dans les processus économiques tout en renflouant les finances publiques.

Les promesses du Mercosul

Le point d'orgue de cette stabilisation de l'économie est sans conteste la signature, en mars 1991, du traité d'Asunción entre l'Argentine, le Brésil, l'Uruguay et le Paraguay, instituant un Marché Commun Sud-Américain désigné MERCOSUL en portugais.

On pourrait douter, au vue de la dimension géographique du marché intérieur brésilien, de la nécessité de cet élargissement à un espace économique plus vaste encore. Il s'agit pourtant là d'un enjeu majeur pour le Brésil, coincé par des taux d'intérêt qu'il ne peut réduire sous peine de relancer l'inflation et de détruire ainsi la confiance retrouvée dans sa monnaie. La marge de manœuvre est si étroite que seule cette globalisation régionale est en mesure d'assurer les points de croissance et les recettes budgétaires tant recherchées.

L'union douanière obtenue est déjà un véritable succès. Quatrième au monde par l'importance des transactions effectuées, elle est en passe de dynamiser l'ensemble des économies concernées en leur offrant une ouverture sur des marchés intérieurs, certes faibles, mais d'une échelle significative une fois réunis. Le volume des échanges réalisés pour l'année 1995 en donne une bonne illustration. Il représente, avec 700 milliards de dollars, une somme considérable, comparable par exemple à l'intégralité du produit intérieur brut du Brésil pour la même année. L'ouverture prochaine du MERCOSUL à la Bolivie, ou même au Chili, permettent d'envisager avec optimisme l'avenir économique des pays de la région.

Le Brésil profitera ainsi à bon compte du pétrole et du gaz argentins et boliviens sans avoir à puiser dans ses réserves propres. Il bénéficiera des ressources agricoles de pays de zone tempérée, quand la main-d'œuvre qualifiée argentine et uruguayenne viendra pallier les lacunes du marché du travail national. Surtout l'appareil industriel brésilien, sous-employé jusqu'ici, pourra librement exprimer sa puissance dans un marché de proximité à l'industrialisation moins achevée.

Malgré ces atouts indéniables et la volonté d'ouverture sur l'extérieur, de nombreuses incertitudes pèsent encore sur l'économie brésilienne. Les incidences sociales notamment sont lourdes.

Les enjeux économiques de demain sont des enjeux sociaux

L'ajustement monétaire

La surévaluation de la monnaie par rapport au dollar, perçue initialement comme une nécessité psychologique, a malheureusement son revers. La politique de crédit qui la rendue possible pourrait bien en effet ruiner la stabilisation engagée. Par ailleurs, une monnaie trop forte hypothèque la compétitivité des entreprises à l'exportation. La sauvegarder conduit inévitablement

à poursuivre la politique actuelle de bas salaires. Mais combien de temps pourra-t-on imposer aux Brésiliens une rémunération minimale de 100 \$ mensuels seulement, quand le loyer d'un studio à Rio coûte le double ?

Gérer l'ouverture économique

L'ouverture de l'économie et les privatisations ont mis fin, sans réelle transition, à la rente de situation dont jouissaient les entreprises brésiliennes sur le marché domestique. Leur santé financière s'en ressent et la confrontation internationale exige des gains de productivité qui se soldent par des licenciements massifs. Le taux de chômage dans l'état de Sao Paulo, pourtant fer de lance de l'économie, s'élève aujourd'hui à 13%. Il est bien supérieur ailleurs.

Paradoxalement, le retour à la stabilité et à une gestion plus rigoureuse de l'économie prend également à défaut le système bancaire brésilien et le fragilise. Habitues à la « fuite en avant » des financements sans frais, artificiellement remboursés par l'inflation, les banques doivent aujourd'hui réapprendre le métier du crédit. Les besoins énormes et nouveaux des industries nationales mettent en effet à mal les actifs de banques encore peu habituées aux montages financiers complexes et soumises en ce domaine à une concurrence étrangère nouvelle et très agressive.

Recréer le tissu social, maintenir la cohésion nationale

Le développement économique brésilien ne s'est pas réalisé de façon harmonieuse. Les déséquilibres sont aujourd'hui profonds dans une société à plusieurs vitesses et un pays partagé entre régions au poids économique inégal. La population ne voudra-t-elle pas « toucher les dividendes » d'une santé économique retrouvée ? Les états riches vont-ils longtemps accepter de payer pour les plus pauvres ?

Sur le plan social, le pays, à l'instar de l'Angleterre de Disraëli, semble divisé en « trois Brésil », trois nations de plus ou moins 50 millions d'habitants vivant dans des temps différents. La première, la plus riche, offre un niveau de vie comparable à celui de l'Espagne. Elle est composée de consommateurs assidus qui forment une société homogène réunissant la bourgeoisie d'affaire, le patronat et les professions libérales. Plongée dans son époque, cette population fait le dynamisme du Brésil. La seconde comprend la petite bourgeoisie: fonctionnaires, techniciens, secrétaires, vendeurs, infirmiers et ouvriers. La vie y est moins facile et les habitudes de consommation, par la force des choses, peuvent être assimilées à celles ayant cours dans l'Europe de l'après-guerre. Ouverte, active et métisse, cette sous-société aspire au mieux-être matériel et à des salaires décents. Elle fait peser une menace sur la stabilité politique du pays. La troisième rassemble le sous-prolétariat qui cumule les handicaps en matière de revenu, logement, santé, ou éducation. Le temps surtout, semble s'y être figé au début du siècle. Composée de millions de familles restées dans les campagnes, elle continue à nourrir également le flot des 30 millions de personnes qui, depuis 1980, ont opté pour l'exil vers les mégapoles. Qu'elle soit à la merci des *fazendeiros*, nourrie d'illusions dans les mines aurifères du *Nordeste*, ou encore entassée dans les *favelas*, violentes et insalubres banlieues à la frange du rêve brésilien, elle porte en elle les prémices d'une explosion sociale sans précédent.

Mais ce « maldéveloppement » comprend une seconde partition du Brésil, de nature géographique celle-ci, qui a vu une croissance inégale des grandes entités régionales.

Le *Sudeste*, coeur économique du Brésil, lui offre les 2/3 de sa richesse et de son marché de l'emploi. Le triangle formé par Sao Paulo, Rio de Janeiro et Belo Horizonte est ainsi une zone de concentration industrielle sans équivalent dans le pays, dont l'activité et le dynamisme est sans rapport avec les habitudes et les comportements relevés dans les autres régions. Dès lors, les états du sud connaissent l'émergence d'une volonté sécessionniste de plus en plus forte qui n'est pas sans rappeler les revendications de la Ligue lombarde en Italie. C'est qu'à la périphérie de ce « centre » économique, on trouve un Ouest en cours de mise en valeur parfois brutale et un *Nordeste* qui semble s'enfoncer dans la pauvreté.

L'Ouest, représente encore le Brésil pionnier. Le transfert de la capitale à Brasilia a suscité la dynamique attendue, non sans causer des désastres écologiques qui continuent d'émouvoir la planète entière. La valorisation du bassin amazonien s'y effectue en effet sans grande considération pour l'environnement et les populations. Le défrichement par le feu prend parfois l'ampleur d'un véritable délire pyromane. Les Indiens sont menacés, les conflits pour la terre violents et les exactions des forces de l'ordre aussi nombreuses qu'aux beaux jours des régimes militaires. Tout ceci ne va pas sans inquiéter le reste de la population brésilienne et provoquer le désaveu de plus en plus ouvertement affiché du Sud « vertueux ».

Malgré les délocalisations industrielles dont ont profitées Salvador et Recife, le *Nordeste* reste dominé par l'oligarchie foncière. Faiblement développé, défavorisé par un climat trop chaud qui réduit la productivité agricole, il connaît un solde migratoire négatif qui vient grossir les favelas du triangle riche. A l'origine de la violence urbaine, dévoreur de budgets, le Nordeste est de plus en plus souvent mis à l'index par les états riches du Sud qui aimeraient s'affranchir du poids social et économique de la solidarité fédérale.

Un président en mesure de relever les défis

Dixième puissance mondiale, le Brésil est devenu un pays riche. De la sidérurgie à l'automobile ou la construction aéronautique, sa production industrielle est diversifiée, puissante et ouverte sur l'extérieur. Doté d'un potentiel agricole exceptionnel, maître de son énergie, leader dans un Marché commun en pleine expansion, ses atouts sont nombreux. Paradoxalement, il demeure toutefois officiellement un pays « en développement ». Comment en juger autrement au regard de l'immense disparité qui le marque dans son tissu social comme dans l'aménagement de son territoire ? La transformation forcée de l'appareil productif brésilien, voulue par des dirigeants modernistes jusqu'à l'outrance, a produit un déchirement que l'on peut qualifier de temporel entre des franges de population qui n'ont pas toutes suivi au même rythme la projection brutale d'un pays rural dans le vingtième siècle industriel. L'indispensable réforme agraire n'a pas été réalisée, le bien-être des classes populaires a été sacrifiées sur l'autel de l'essor économique, la Fédération elle-même connaît des dissensions graves. Insécurité des grandes villes, chômage, salaires bas, tendances sécessionnistes de certains états, tels sont les corollaires d'un développement remarquable, mais trop rapide pour être véritablement coordonné.

On le voit, l'attribution au Brésil du qualificatif de « pays développé » est grandement conditionnée par l'instauration de réformes sociales, pour lesquelles le président Henrique Cardoso a d'ailleurs été élu en 1994. Homme providentiel qui a déjà le sauvetage de l'économie brésilienne à son actif, il semble en passe de réussir le tour de force de redistribuer la richesse tout en maintenant la cohésion nationale, en jouant sur le capital de confiance que le pays tout entier place en lui. Un second mandat lui sera sans doute nécessaire, il lui est aujourd'hui constitutionnellement interdit.

Les forces armées et les industries de défense

Liminaire : Il est possible de présenter le secteur de la défense par force statistiques, organigrammes, et cartes donnant les implantations géographiques. Prenant le parti de ne retenir que les caractéristiques brésiliennes, il sera fait ici l'économie de tout ce qui est commun aux pays que nous connaissons le mieux.

Des forces armées brésiliennes pour l'intérieur

Par le budget de la défense

L'analyse du budget est le premier indice de la nature des forces brésiliennes. Le premier constat porte sur la faiblesse de son volume dont il faut ensuite tirer les conséquences.

Un budget réduit

Représentant 1,5% du PIB, le budget de la défense brésilien s'élève à 7 milliards de dollars. C'est peu comparé à bien des pays en voie de développement. Mais il est vrai que le Brésil ne se connaît pas d'ennemis extérieurs. Cette faiblesse pourrait être une qualité si le volume des forces lui était assorti. De fait, rapporté à la population totale de 160 millions d'habitants, les 300 000 hommes des armées ne représentent que 2‰ au lieu de 1‰ en France. En réalité la faiblesse des chiffres n'est pas proportionnelle¹ si bien que le budget semble bien étroit pour les forces.

Les conséquences d'un budget trop faible

Le budget est insuffisant tant pour l'entretien et le renouvellement du matériel. Il ne suffit pas non plus pour solder les militaires dont beaucoup sont obligés de faire un deuxième métier. La grogne dans les armées n'est d'ailleurs pas qu'une menace future. Déjà en octobre 1994, le Sénat dut voter des crédits pour la modernisation des armées. Les chefs d'armées ont cependant réussi à préserver jusqu'à ce jour une bonne cohésion et la discipline dans la troupe.

Faute de moyens budgétaires suffisants, le Brésil se prive d'un élément de puissance. Force est de reconnaître au Brésil un poids géopolitique considérable ne serait ce qu'à l'échelon du continent. Sa surface ramassée, la masse de sa population, l'importance de ses ressources et le dynamisme de son économie, sont autant d'atouts de puissance incontournables. Une tradition de conquête, un esprit d'initiative remontant aux origines du pays sont entretenus par l'espace restant à mettre en valeur et l'impression d'isolement lusophone dans un environnement entièrement hispanophone. Avec tout cela il manque au Brésil un outil militaire qui sans penser à une attitude

¹ Le budget de la défense rapporté aux effectifs est dans un rapport de 1 à 6 entre le Brésil et la France

belliciste, compléterait la palette de ses outils. Le budget ne le permet pas actuellement. Il semble sage de commencer par apurer la dette considérable accumulée par le passé. Le processus sera sans doute long, vu le montant de l'ardoise, mais à terme, il n'est pas sûr que le Brésil se dote d'un outil militaire de puissance. En première analyse, une caricature des pays d'Amérique latine laisse imaginer une tradition militariste aspirant à des moyens militaires démesurés et pesant jusque sur la politique intérieure du pays. Certes la république instaurée en 1889 est le résultat d'une insurrection militaire. De nombreux présidents furent des officiers généraux, c'est le cas de l'actuel président Cardoso. A la vérité, même si le fonctionnement des institutions est encore imparfait, le pays a maintenant une longue histoire démocratique qui lui donne une certaine maturité politique au moins dans sa politique étrangère. Aussi n'est-il pas certain qu'il souhaite cette force militaire qui lui manque. Pourtant le Brésil se donne des objectifs stratégiques ambitieux (C.f. chapitre 5). On voit mal dans ces conditions comment la défense peut contribuer à leur réalisation.

Des forces armées brésiliennes pour l'intérieur par la nature des forces

Les forces brésiliennes sont significatives en volume (au total 300 000 hommes en activité et une réserve active - la police dite militaire - forte de 300 000 hommes aussi, sans oublier 850 000 réservistes). A base d'appelés les armées touchent une population nombreuse dans laquelle elle est bien intégrée et respectée. Cependant deux facteurs atténuent le poids de la conscription dans les armées et dans la société. D'abord les Forces ne sont constituées d'appelés qu'à concurrence de 45 %. Ensuite, sur une tranche d'âge, seulement 8 à 10 % fait son service parce que les besoins des armées ne vont pas au-delà. De plus le temps sous les drapeaux varie de 10 mois (pour 60 % des appelés) à 12 mois (pour 20%) et 14 mois (pour les 20 % restant) en fonction du volontariat et des besoins. On constate donc que les inégalités sociales s'étendent au service national. Rappelons qu'en France l'inégalité devant le service national, pourtant sans commune mesure avec celle des brésiliens, fut un des arguments politiques invoqués pour justifier la professionnalisation des armées.

Les activités des forces sont variées, allant de la participation à des opérations de l'ONU (des contingents dans le cadre de Unavem III au Mozambique, et des observateurs en Haïti et en Ex-Yougoslavie) jusqu'à des exercices avec les marines américaines.

Une organisation des forces divisée

Le plus surprenant dans l'organisation des forces armées brésiliennes est l'absence d'un ministère de la défense pour fédérer les trois armées. Au lieu de cela, ce sont trois ministres de l'armée de terre, de la marine et de l'aéronautique qui sont nommés et révoqués par le président de la république élu au suffrage universel et lui-même commandant en chef des armées. Il y a bien un chef d'état-major des forces armées avec rang et prérogative de ministre mais sans en avoir le titre. Il n'a que des relations fonctionnelles avec les chefs d'état-major de chacune des armées sans pouvoir hiérarchique sur les ministres. Il y a aussi auprès du Président, un secrétariat aux affaires stratégiques (SAE) chargé de conduire des études, une agence du renseignement et un Etat-major des forces armées (EMFA) pour conseiller le Président en matière de défense, mais finalement pas d'autorité unique pour définir et conduire une politique de défense. Cette lacune a bien été décelée par l'actuel Président Cardoso qui a chargé le SAE d'étudier la création d'un ministère unifié. Pour l'heure rien n'a changé. Comme la défense n'est pas une priorité conjoncturelle, comme par ailleurs

semblable réforme retirerait aux chefs des armées leur dimension politique, il est probable que la structure actuelle soit maintenue encore quelques années.

Cet état de fait se traduit par une certaine dispersion des armées les unes par rapport aux autres. A l'heure où la plus part des opérations sont qualifiées de combinées ou interarmées, au Brésil il y a bien une certaine coordination entre les armées mais pas de capacité à les combiner. D'ailleurs, la formation n'est interarmées qu'à l'école supérieure de guerre ouverte aux colonels brevetés après temps de commandement (comme à l'IHEDN). Les préoccupations des différents ministres d'armée débordent ensuite sur d'autres domaines que ceux relevant d'habitude de la défense. C'est ainsi que le ministre de la Marine a des responsabilités de service public qui, ailleurs, relèvent du ministère des transports. Le ministre de l'aéronautique, comme son nom le laisse penser, traite aussi du contrôle du trafic aérien et de la gestion de l'aviation civile. Ces missions civiles doublées d'un rôle politique ne sont pas de nature à faciliter la coordination pour la conduite d'une politique de défense. La séparation des armées en trois ministères est certes une étape historique par laquelle sont passés presque tous les pays occidentaux. Leur réunion au sein d'un seul ministère est donc une évolution normale. Seulement le retard mis par le Brésil à franchir cette étape tient sans doute comme partout à la résistance des ministres de chaque armée, mais aussi au rôle intérieur des forces. S'il n'est pas question d'opérations combinées à l'extérieur, la division des forces est moins un handicap opérationnel mais peut-être une sécurité politique.

Des rôles intérieurs pour les forces

Faute d'ennemis potentiels, de litiges de frontières ou d'ambitions extérieures, les forces brésiliennes ont surtout pour mission d'être en mesure de rétablir l'ordre public s'il venait à être menacé et de participer au développement national.

Les difficultés sociales des larges tranches de la population qui vivent en dessous du seuil de pauvreté mettent le pays à la merci de mouvements violents. Certains comme le mouvement des Sans-Terre vivent au paramilitaire ce qui aggrave la menace sur l'ordre public. Récemment les armées se sont également vu confier une participation à la lutte contre la drogue et le crime organisé². Certes l'ordre public et la lutte contre les trafics illicites sont habituellement du ressort de la police. Il y a la police civile d'état, la police fédérale mais aussi la police militaire. Cette dernière forte de 300 000 hommes au total, sert de réserve en cas de guerre, et dépend en temps de paix des gouverneurs d'états pour la police administrative et la surveillance des routes. Cependant la corruption de ces polices limite leur efficacité. Elles sont par ailleurs assez politisées. Les armées se présentent alors comme un recours pour la sauvegarde de l'ordre public et leur division en trois ministères peut être un moyen d'atténuer le risque politique de la résurgence d'une tentation de prise de pouvoir militaire dans le pays.

La participation au développement national se manifeste dans le cadre du plan *Calha Norte* par un fort engagement de l'armée de terre³ en Amazonie. Il y a d'une part la création d'unités de forêt, la déconcentration d'unités du sud-est vers le nord-ouest, et d'autre part des actions du génie comme la construction de voies de communications, et la lutte contre la sécheresse.

² Pour une période de six mois dans l'état de Rio.

³ Mission confiée depuis 1992 au commandement des opérations terrestres (COTER).

Une industrie de défense brésilienne à la recherche d'un second souffle

Développées depuis les années soixante, les industries de défense brésiennes sont importantes: en 1987 le Brésil était le dixième fabricant d'armes au monde. Comme pour l'ensemble de ce secteur économique, la course aux armements et une conjoncture d'abord très favorable aura permis une croissance rapide des industries brésiennes. Les changements géopolitiques en 89-90, conjugués avec une conjoncture économique moins favorable, causèrent un rétrécissement du marché qui obligea les entreprises à se restructurer et/ou à reconvertir. Aujourd'hui ce secteur est encore en difficulté. Par rapport à leur voisines argentines et chiliennes, les industries de défense brésiennes se distinguent par trois caractéristiques. D'abord elles s'appuient sur un tissu industriel et un niveau technologique déjà relativement développés, dans l'acier et la construction automobile par exemple. Ensuite, elles sont essentiellement tournées vers l'exportation. Enfin elles ne sont pas sous contrôle de l'état ou des militaires. Chez les voisins, en revanche, leur création fut conçue comme un moteur de développement économique, d'où des intégration horizontales (verticales au Brésil). Elle ne put que viser la satisfaction de besoins nationaux, avec un fort engagement étatique et une imbrication avec l'appareil militaire.

Trois entreprises se distinguent particulièrement : ENGESA fabricant des véhicules blindés, EMBRAER pour des avions, et AVIBRAS pour des missiles. Toutes ont remportés des succès commerciaux avec des produits moyennement sophistiqués, respectivement les engins blindés légers *Cascavel* et *Urutu*, l'avion d'entraînement *Tucano* et le LRM *Astros II*. Les deux premières surtout ont été surprises par le retournement de conjoncture au moment où elles s'étaient lancées dans des produits plus complexes avec des investissements très lourds qui aujourd'hui, compte tenu des échecs commerciaux, pèsent sur leurs situations financières. Ce furent un char devant concurrencer le M1 américain, et l'avion de combat AMX développé en coopération avec les italiens. Citons encore les sociétés Helibras qui assemble des hélicoptères du groupe Eurocoptère, Taurus fabriquant d'armes légères, Celma qui construit et révisé des moteurs d'avions et des arsenaux de la marine qui lancent des corvettes et sous marins classiques en espérant pouvoir en fabriquer à propulsion nucléaire. Ces entreprises ont dû pour survivre réviser à la baisse leurs projets. L'avenir est certainement pour elles dans l'exportation de produits de technologie moyenne : c'est l'origine de leurs succès et le marché ne leur permet pas de concurrencer efficacement des industries étrangères plus avancées.

Conclusion

A l'analyse, il apparaît que les forces armées brésiennes sont plutôt tournées vers l'intérieur tant par les possibilités que leur laisse le budget de la défense que par leur organisation en ministères séparés. Cette orientation est confirmées par les missions qui leur sont données. Les industries de défense brésiennes, en revanche, sont tournées vers l'extérieur avec une part prépondérantes des exportations dans leurs ventes. La qualité des forces armées, malgré la faiblesse des moyens, forcent le respect, de même que la puissance des industries de défense.

Conclusion générale

"Je crois que le Brésil a une place réservée parmi les pays à succès de la planète au cours du prochain siècle, et je suis convaincu que les uniques obstacles importants que nous affronterons pour occuper cette place viennent de nos déséquilibres internes, des inégalités extrêmes entre régions et groupes sociaux."

Fernando Cardoso,

Discours d'investiture de la présidence de la République, 1er janvier 1995

L'histoire nous enseigne à quel point cette inégalité est une caractéristique quasi congénitale du Brésil, qui ne l'a pas empêché, jusqu'à un passé récent, de connaître une croissance rapide. Les adversaires des réformes structurelles trouveront là bien des arguments pour les bloquer.

Par ailleurs, l'insouciance du lendemain, corollaire d'une véritable soif de jouir de l'instant présent, pourraient bien également compromettre à elle seule le processus de réforme en cours. En cela, Le Brésil est tout sauf occidental et notre perception de ce pays, dont les extrêmes se refusent aux antagonismes, se heurte à un *Carpe Diem* qui semble unir les Brésiliens au-delà toute autre considération, ne serait-ce que celle d'un avenir meilleur.

Un dernier élément autorise tous les espoirs. Nombre d'écrivains ou d'hommes politiques étrangers et non des moindres, comme en atteste le florilège retenu en introduction, l'ont lourdement sous-estimé: le Brésil est un pays jeune. De cette jeunesse, il tire les qualités d'une stupéfiante vitalité et d'une incroyable capacité d'adaptation et d'assimilation. Tout y va vite, toujours plus vite que les analyses. Aussi est-il bien périlleux de se risquer à un quelconque pronostic à partir d'indices de nature essentiellement changeante.

Stefan Zweig l'avait déjà compris et souligné en 1940 (*Brésil, terre d'avenir*): « Une vue d'ensemble qui embrasse tout est impossible dans un pays qui n'a encore de lui-même aucune vue d'ensemble et qui, de plus, se trouve en une période de croissance si tumultueuse que tous les jugements et toutes les statistiques deviennent caducs tandis qu'on les écrit ou qu'on les imprime. Quand on décrit le présent du Brésil, c'est déjà sans le savoir du passé que l'on parle. »

Cet avis-là, au moins, n'a pas pris une ride.